20me Année Mai 193

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le No 5 fr. **Étranger :** Le No 6 fr. 50

N° 151. 20me Année Mai 1933.

Cahiers du Sud

Tome X. — 1er Semestre 1933.

Nemrod

ISHTAR SUPPLIE MER (1)

ISHTAR

Mer, o toi qui sous des voûtes de vagues passes
Dans un lieu bas taché par d'opaques rougeurs
Et ta barque jamais ne monte à la surface
Mais des poissons sans yeux, de transparents nageurs
Vous halent parmi les racines des montagnes,

Ma sœur à qui l'aveugle équipage obéit,
Tu déplaces sous toi l'immuable pays,
Tu fends l'eau : la visqueuse épaisseur t'accompagne
Où tu glisses comme à l'intérieur d'un mur.

Donne aux haleurs congé, — l'itinéraire obscur,
Change-le, — crève l'eau qui te coiffe, — que baîlle
Cette grande jointure indéchirable d'eaux
— Et lève-toi ma sœur dans ta robe d'écaille !

---

(1) Cette scène ouvre le second des chants qui suivent immédiatement le tome premier du *Nemrod* de Raymond Schwab, publié en 1932 aux Editions de la Pléiade (Paris, 73, boulevard St-Michel). — Ishtar, après avoir obtenu la mort de l'ami que Nemrod lui a préféré, rappelle ce que Mer a juré, le jour où les dieux ont promis chacun une vengeance contre le rebelle :

Avec ma bave, mon écume,
Je tacherai sa peau, je pourrirai ses nerfs, etc...

(Voir *Cahiers du Sud*, avril 1929, page 186).

Ta voix fait peur aux chiens, ta vitesse aux chevaux.
Parmi des soleils morts que ton abîme roule,
De sauvages gardiens maudissent la clarté :
Sentiront-ils peser un vivant sur la houle,
Diras-tu devant l'homme au flot de s'écarter ?

Rien de vert ne soutient ton voisinage acerbe,
Ton sel s'attaque aux fleurs, ton vent arrache l'herbe
— Il peut faire du mal, ton souffle intransigeant !
Mer,
ton écume jette une lèpre d'argent:
Qu'un homme en soit taché, — son éclat, qu'il s'efface
— Que je ne puisse plus reconnaître sa face !

Mer,
telle est ma douleur que je n'ai plus d'orgueil.
Pas un être souffrant n'a vieilli sans accueil :
Moi, qui m'abritera sur sa poitrine, comme
La femme tient celui dont le cœur est trop lourd
Dans le creux de l'épaule où le menton de l'homme
Bute et reste blotti durant l'acte d'amour ?

Reçois ma plainte, Mer, car j'ai crié vers toi :
Même les naufragés quand ils savent qu'ils meurent,
Sur l'épave songeant à des formes de toits,
Ne peuvent pas pleurer les larmes que je pleure !

MER

Ton écharpe d'où tombe un nœud d'astres m'émeut.
Ton étoile m'endort, ta nudité m'éveille.
J'aime ta voix, que m'importe ce qu'elle veut?

ISHTAR

Ah sans charmer de ma souffrance les oreilles
Ne puis-je donc souffrir !

MER

Existe seulement !
Ne dis rien à l'esprit, mais pour l'oreille chante
Avec ta voix d'Ishtar! Je te vois peu souvent :
Etre belle, c'est ta façon d'être innocente.
Du pâle flot ne tire pas ton ombre encor,
Fais que dure ce vol où se double ton corps !
Ne sois pas juste — on a moins besoin de justice

Que de beauté — mais sois toujours comme Ishtar !
[*Glisse*
Longtemps, l'eau rajeunie aime jusqu'à ton poids,
Car tu n'es que plaisir.
Se peut-il que pour toi,
Dont l'étonne jusqu'en tes ongles le sang tiède,
Dans le cœur de la Mer la glace ait des remèdes ?

ISHTAR

Il suffit qu'un serment ne soit pas oublié.

MER

La beauté ne perd pas un long temps à prier !

ISHTAR

Et moi ? qui pense à moi ? Quelle richesse amère,
Etre belle ! o beauté, la pire mercenaire !

Un homme, tu juras : de sel je l'enduirai.
Mets ta lèpre sur lui comme tu l'as juré.

MER

Combien change la voix quand la chair est pressée !

ISHTAR

Leur plaire est ma façon pour eux d'être exaucée !

MER

Comme vous êtes, vous qui vivez dans le feu !
Ici la loi de l'eau commence: attends un peu,
Tout s'y fait en dormant — un vent, le grain se lève,
Un cri, le calme tombe — attends la fin du rêve.

ISHTAR

Pour un blanc corps de lune à la pléoménie,
Pas un des dieux qui n'ait promis son avanie :
Terre est seule entre eux tous, et Yamâ, sans oubli.

MER

Vieux peuples de la mer, qui sait voir sous vos mines?
Je lève un fouet qui vous fait braire : assez dormi !

Que chacun porte la salure et contamine,
Du bout de l'horizon l'un à l'autre appuyés,

Moutons, Sibylles aux cheveux non ressuyés !
De la crinière, de la queue,
Lions marins à l'âcre odeur,
Brassez la noire profondeur
Et la surface verte et bleue !

ISHTAR

Encore des milliers, encor d'autres milliers !
Comme cela foisonne et fume !
Un sourd arcane est dans ton rythme irrégulier,
Diaphane force de l'écume.

MER

Bien ! Serviteurs de la lune, fils du soleil.
Flots que le vent de sa robe accélère,
L'avez-vous reconnue à ses tièdes orteils,
Celle qui vient rappeler la colère ?

ISHTAR

Le monde en ses gonds tremble au vent de ton réveil,
Ton bruit porte, rythmé par elles, des lumières.

Flot bon, lève encor ton tribut
De désordre et de bruit. Eau secourable,
J'aime la vanité des grands efforts perdus,
Suis ton œuvre où rien n'est viable.
N'ayez l'air de penser qu'au chant,
Flots profonds comme la mémoire :
Mer aussi fraîche qu'un enfant,
Fais un autre travail sous ton mouvant grimoire,
Mer, pour tacher la peau cherche aux grands fonds la [Fleur
— Sur l'Apsou, tandis qu'à pleine ombre tu le scrutes,
Que la marée ondule à plus souples volutes !
Toi-même, comme si l'eau consolait le cœur,
Ne sais-tu plus jouer, Mer et, toi-même, plaire ?
Celui qui pleure un mort est facile à tenter.

MER

Bons flots, plus doucement battez,
Que sur vous luise un rire de lumière,
De crête en crête ainsi qu'on rit entre les dents !
Ishtar règle danse et sortilège,

Moi je plonge, mais vous, dociles au chorège,
O flots, battez très doucement.

CHANT DES VAGUES

Longs, longs bercements sur les sables,
Une cadence de fortune insaisissable...
Arts perdus en heurts amortis,
En dessins effacés sitôt qu'ils commencent,
Défis à la matière, chuchotis
Devenus l'haleine du silence...

Tu me suis, je te chasse, oh ! ne pèse point, fonds —
Egare l'habitude en mesure impaire,
Ni repère ni désir de repère,
Ressasse à la folie un feston...

Dans l'espace enchanté de nos groupes,
Forme et fuite s'entrecoupent...
Libres, libres ! par mystère cadencés...
Immensité toujours neuve, toujours dissoute...
Ici des pays faits de route
Pour guérir du malaise de penser...

Raymond SCHWAB.

(Livre II, Chant VI, scène 1)

Fragments d'une Erotologie

« Selha qu'ieu am e que me desnatura
« En son poder ten beutat don morrai ;
« Car en ley sai que s'encastra e s'atura
« la vera noitz e l'amors sens esglai.

MATFRE FERAUT.

I

A LA GITANE...

Je me souviens de t'avoir rencontrée au cœur de mon enfance, dans un pays que je ne reverrai plus, près de ces grandes mares décomposées par l'arc-en-ciel, d'où remontait, avec les couleurs de l'orage, une odeur violente de sauge flétrie. Déjà les mères, droites et divines, dans la lumière des corridors, rappelaient leurs enfants perdus. J'aurais voulu te dire furtivement les paroles de mon désir, ma joie de t'imaginer déchéante et troublée. J'aurais souhaité, je crois, que tu fusses une de ces femmes du rêve, que l'on ne possède, désespéré, que dans le temps qu'elles vous abandonnent. J'étais ému devant ton corps, devant ta chair trop évidente, devant la respiration de tes seins qui me paraissait triste. Parce que tu incarnais le double de mon désir inhumain, le commencement des voies du réel, le frémissement et la verdeur de toutes les déchirures du monde, à travers lesquelles je ne voyais que toi, écartelée sur le Rien. Toi qui m'apparaissais si prochaine et dont pourtant je ne pouvais saisir que l'étrange dureté. — Je pensais : le désir la recouvre, comme l'eau éternelle l'eau éphémère — Je doutais de ton incommunicable réalité, et je t'appelais ma sœur. Je ne savais pas encore qu'à travers des mondes d'opacité, à travers les ténèbres de ta beauté, tu ne t'approchais de mes membres que pour figurer, déjà, en cette

vie présente, tout l'inconnu de mon essence. Ah ! je te retrouve ce soir, Gitane, maintenant que l'enfance est perdue. Mais c'est l'enfance qui te redonne à moi et qui m'aimante encore. Viens ici que je t'embrasse. Et que toute joie de mon âme charnelle te soit enfin rapportée, à présent que tes dieux, même celui vers qui l'on ne retourne pas, à présent que tes dieux, ne pourraient plus nous créer tels que nous sommes devenus.

A MOI-MEME :

Après avoir compris que l'idée que tu te fais de ton essence, ne saurait contenir la cause de ton être, tu cherches au fond de l'Esprit, méditant sur la pensée de ta propre limitation, à retrouver sur un plan purement logique, le lien incompréhensible qui unit ce que tu crois être et que tu n'es peut-être pas, à la réalité dernière qui te supporterait en te limitant, et à laquelle tu attribues l'existence par soi. Mais tu ne saurais y parvenir : Tu ne peux connaître clairement ce réel qui te détermine, ni par conséquent te définir toi-même. Aussi es-tu, peu à peu amené à rejeter toute métaphysique pour ne t'attacher qu'à l'étude des manifestations de ton être, telles que tu les aperçois objectivement en toi et chez tes semblables. Le moment est peut-être venu alors de rechercher si, parmi les tendances obscures et impérieuses dont tu constates les effets dans ton corps, il ne s'en trouverait point une qui fut assez violente pour abolir toutes les autres, en exprimant, dans le concret, non l'essence de ce que tu parais être: un individu, mais celle du monstre beaucoup plus profond que tu te sens devenir, quand s'envole précisément ton individualité. Une tendance, si tu préfères, qui ne tendît qu'à t'abolir comme individu pensant. Or, ne vois-tu pas que parmi tous tes désirs, le désir érotique seul, en te précipitant dans un monde d'où il faut bien que ta pensée soit absente, ne vise à rien moins, par delà l'objet apparent qu'il se propose d'atteindre : une femme, qu'à se réaliser « hors de toi » et qu'à porter ailleurs ta vie ? Quand tu meurs de désir pour une femme et à l'instant où tu la désires le plus, ne semble-t-il pas que tu doives perdre tes limites: Ton moi éclate, s'ouvre sur l'éternité, s'engloutit enfin dans la vie qu'il trans-

met. On dirait, à ce moment-là, que de ne plus pouvoir te survivre, tu combles de ta présence éternelle le présent tout entier. Tu ne te souviens de toi-même que pour éprouver dans ton corps, que tu n'avais jamais été si près de disparaître. A ce point suprême d'égarement, comme si dans l'acte même de créer un être, il te fût donné de devenir et d'incarner l'aveugle pensée de l'être sans limites, tu te sens beaucoup plus attiré par l'absolu qui te sous-tend, que retenu par la force de ta vie propre.

L'amour n'a pas pour « fin » la conservation de l'espèce. La venue au monde des apparences d'une apparence nouvelle, doit être la conséquence dans le domaine phénoménal d'une « passion » qui touche plus aux rapports que la matière infinie entretient avec ses apparences, qu'aux rapports que les apparences entretiennent entre elles. C'est ce qui t'incline à passer du plan ontologique au plan érotologique. Non que tu puisses espérer par là, sortir de ton royaume de fantômes: tu en es pour longtemps encore le prisonnier. Mais parcequ'il t'a paru qu'en approfondissant la vraie nature du désir qui pousse nécessairement les hommes et les animaux à « donner l'apparence de la vie », tu approfondirais du même coup, la force vertigineuse qui te rend à la vie absolue. Peut-être au moins pourrais-tu essayer de prendre, pour toi seul, une connaissance plus claire de ton désir de ne plus exister et de l'amour que tu éprouves pour ce en quoi tu te perds et qui t'a donné l'être.

2

Dans l'amour, l'homme oublie qu'il est un être borné. L'irrésistible mouvement du monde l'emporte vers sa perte et vers la liberté. La nature, où il plonge ses racines inconscientes suscite chez l'homme qu'elle fait apparaître, un « vouloir vivre » étroit qui lui découvre ses limites et l'enchaîne. Mais c'est aussi en s'abandonnant jusqu'à l'inconscience extrême, à la puissance de ce vouloir vivre, qu'il se libère. Le peu que nous savons de notre existence ne nous apporte qu'une connaissance infiniment inadéquate de la nature: nous sommes hors de son activité éternelle; et dans le présent toujours recommencé, où nous croyons, par éclairs, la saisir affectivement, l'éprouver, elle est tou-

jours sur le point de se nier comme être limité pour redevenir elle-même. Aussi les êtres limités et pensants que nous sommes, ne peuvent-ils se la représenter que sous son aspect négatif; elle est en nous « ce qui ne peut pas persévérer éternellement sous l'apparence finie ». Mais cette nécessité incompréhensible qui oblige la nature à se limiter elle-même, à se manifester d'abord dans l'éphémère, puis à défaire l'éphémère, à changer, sans fin, l'être fini en ce qui le fait disparaître, cette nécessité enfin qui ne limite l'être que pour le mouvoir hors de ses limites, ne la ressentons-nous point directement, dans notre chair ?

L'homme obéit aux lois mêmes de la Nature en désirant de se perdre. L'attrait d'un néant rapide le pousse d'abord vers le sein de la Femme aimée, qui représente obscurément pour lui l'être, l'être qui « porte » le sommeil de l'être; il pressent alors dans l'amour qu'il ne retrouvera la sûre inconscience prénatale qu'à l'heure de la mort, où remontant éternellement contre le néant de son individualité pensée, il se confondra, dans le sein de la mère inconsciente, avec la vie de tout ce qui aura vécu.

3

Bien que nous ne sachions pas clairement dans quelle mesure nous existons et comment nous existons, nous devons être assurés de ne pas pouvoir persévérer, plus d'un instant, dans notre être, sans que quelque chose de lui ne s'abime au fond d'une inconscience passagère. Ce qui ne laisse pas d'éveiller en nous directement ou indirectement, le sentiment de notre étroite dépendance vis à vis de tout ce que nous ne savons pas que nous sommes. Nous ne nous maintenons jamais au centre de notre essence; un jour passe: il nous faut subir l'invasion du sommeil en quoi s'abolit la pensée de notre individualité. Le désir érotique, violent et court, en nous rendant comme étrangers à notre âme, nous fait encore mieux voir que nous sommes mal installés dans l'esprit; que nous sommes en réalité multiplicité et que nous ne saurions supporter de vivre qu'en endormant notre vie. Nous ne coïncidons pas avec notre pensée consciente ; nous existons ailleurs qu'en nous. Le besoin de sommeil dont nous éprouvons que le corps est comme l'expres-

sion permanente, les impulsions érotiques qui nous égarent hors de notre pensée, dissimulent mal un immense appétit de néant. Le sommeil, l'amour, la mort tendent à détruire en nous l'individu qui se pense. aussi se précipite-t-on vers l'amour comme vers une mort facile. Mais cet appétit de néant implique chez la plupart des hommes, je ne sais quelle confiance sourde en la chose réelle considérée comme la réalité où nous ne cesserons jamais d'être porté, ou si l'on préfère, comme la garantie « de ce néant relatif ». C'est pourquoi je ne connais pas d'image plus approximative de ce que l'on veut faire entendre par néant relatif, que le sommeil de nos nuits qui a pour condition que quelque chose de l'être endormi demeure subsistant pour contenir l'évanouissement de l'esprit.

4

L'homme, inconsciemment ou non, met toute sa confiance dans le mouvement naturel qui l'arrache à son âme pour l'endormir du sommeil éternel. Il ressent l'attraction de l'amour sans limites. Il aspire à vivre l'oubli, à devenir l'oubli de son vertige individuel. Las de se sentir toujours défaillir dans son cœur, il hante l'immuable que lui présente son imagination. Sa consolation extrême, il la trouve à se reposer en Dieu comme en une Féminité absolue. Aussi n'a-t-il jamais cessé de mouvoir en Dieu son néant. Il s'anéantit profondément devant « la substance », sachant bien qu'elle ne sera ni accrue ni diminuée de le reprendre vivant ou mort. Il rêve d'être absorbé par la déesse : Voilà, figurée dans la Mythologie, l'essence de l'homme qui redoute plus que la mort de survivre, aveugle, nue, abandonnée, dans les ténèbres de la solitude. Il n'y a rien de plus émouvant que cette Mythologie inspirée par l'amour, où l'on voit l'amour inconscient avouer ses icônes, ni rien de plus profondément humain. Le héros masculin redevient l'enfant qu'il a d'ailleurs toujours été en présence d'une déesse éternellement violée par le sommeil des êtres et des choses. Ne jamais sortir du sein qui les porte ou ne sortir du sein qui les porte que pour y rentrer au plus vite. Tel est le sort de la plupart des dieux. Ecoutez, par exemple, Bossuet parler de son dieu: « Encore qu'il ne « soit que père et que le nom de mère qui est attaché

« à un sexe imparfait de soi et dégénérant ne lui con-
« vienne pas, il a toutefois un sein comme maternel
« où il porte son fils: Je t'ai, dit-il, engendré d'un sein
« maternel «ex utero...» Le fruit qu'il porte est parfait
« dès qu'il est conçu et jamais il ne sort du sein qui
« le porte ». (Bossuet: élévations à Dieu)

Et les dieux, imitant en cela quelques uns des hommes qui les ont créés, opèrent directement, sous « l'esprit de l'amour » leur rentrée dans le sein divin de la Néante, sans remonter de femme en femme, si on peut dire, mais en les négligeant absolument, ou en ne se servant d'elles, dans l'abstrait, que comme de symboles purificateurs (Les Provençaux, les Albigeois, Dante)

5

Il me semble parfois que l'on pourrait définir ainsi l'amour mâle: la joie que prend un être limité à ressaisir son être véritable par delà le néant de son individualité. Ou bien: la joie que prend un être limité à s'oublier lui-même au sein de la réalité qui lui a donné l'être.

Il n'y a qu'« un » être dans l'amour (confer: Paul Eluard:

Et je ne sais plus tant je t'aime
lequel de nous deux est absent. (L'Amour la Poésie).

6

Le sommeil : porte de l'amour. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul: le principe de son sommeil devient alors extérieur à l'homme et l'attire.

7

La femme aimée est d'abord la forme « étrangère » à l'existence de qui on aime croire. Et il n'est pas étonnant que l'on ne sache point facilement ce que l'on aime d'elle: on aime sa présence et qu'elle «soit». On voudrait nier, en quelque sorte, ce qu'elle est, pour ne plus la voir dépendre que de l'Eternité et pour retrouver en elle notre « survie ». Dans les profondeurs ignorées de son cœur, notre amour accepte de puiser le charme du sommeil. Elle est l'image et la condition, dans le concret, du sommeil de ce qui meurt en nous

pour s'oublier en elle. Symbole des nuits qui précédèrent notre naissance, la femme que nous aimons a été en d'autres temps, notre mère. Aussi porte-t-elle, doré au soleil, le creux vivant de notre néant prénatal. Et l'attirance de la nuit que nous commençons à ressentir dans notre propre chair, la traverse avant de nous mouvoir. Les Poètes provençaux savaient bien que d'aimer « purement », c'est-à-dire de tout son être, une femme, équivalait au fond à aimer, désespérément, ce qui « est », ce que nous ne savons pas que nous sommes, ce en quoi nous sommes éternellement inclus.

Etonnante passivité du corps féminin qui supporte étendu, tout le poids de l'homme défait, comme il porterait un enfant. Et comme il manifeste clairement aux yeux par ses courbes et par ses grâces, ce corps fait pour accompagner l'enfance et le délire, que sa fausse passivité est surtout vigilance! La femme ne se perd point dans sa « passion » parce que sa volonté sans doute, est faite de la joie de sentir avec acuité qu'elle ne coïncide avec elle-même qu'en donnant le sommeil. Tandis que sa nature passive s'exalte dans ce don qui la rend consciente d'elle-même, jusqu'à devenir acte d'esprit, et « attention », la puissance active de l'homme ne s'exerce que pour le changer en le plus lourd de ses sommeils spirituels. Tout se passe, à vrai dire, comme si au seuil de l'amour, c'est-à-dire sur le plan où l'esprit se ruine, la nature passive ou prétendue telle, de la femme, et la nature active de l'homme s'absorbaient l'une l'autre au point de ne plus pouvoir être disjointes: la « passion » féminine est « acte »; au moment suprême de la joie, elle est aussi le véritable « sujet » de l'Amour. L'action mâle au bout de son effort, expire au contraire dans l'inconscience même du sein féminin. J'appellerais donc l'attitude érotique de la Femme: attitude « maternelle » ou de « vigilance » et l'attitude érotique de l'homme: attitude de « sommeil ». Les aberrations sexuelles me semblent correspondre à de véritables aberrations mentales conscientes ou inconscientes qui amènent l'inverti à prêter à son sexe un rôle idéologique, mythique qu'il ne saurait avoir dans le réel (l'inversion « physique » étant hors de proportions avec l'inversion morale). L'homme tend violemment à se perdre la femme à porter activement celui qui se perd. Ce

qui n'empêche pas certains hommes, par exemple, d'être déterminés à penser, de par leur nature ambigüe, que l'essence érotique de l'homme est de veiller donc « d'attendre », donc de « subir ».

8

Peut être la Pedérastie est-elle une erreur concrète de l'individualisme forcené. Chez les hommes que surexcite l'esprit d'individuation, l'impuissance relative ou complète doit être l'expression de ce désir qu'ils ont de demeurer conscients, c'est-à-dire eux-mêmes, c'est-à-dire illusion, dans un moment où il ne s'agirait pour l'homme réputé normal, que de se laisser aller à vivre obscurément et comme un animal la tendance au non être. L'homme, dont le sommeil érotique, bien qu'impulsif et agissant, s'accompagne nécessairement d'un durcissement involontaire de sa statue inconsciente, doit accomplir, *par les seules forces inconscientes de sa nature,* son bref retour à la nuit prénatale: il faut qu'il subisse l'emprise du lourd sommeil charnel qui le submerge et l'entraîne au cœur de la femme qu'il aime. L'homme qui en présence de la femme ne subit point l'attrait des forces aveugles qui tendent pour un instant, à le mettre dans un état tel qu'ayant oublié de vivre il puisse transmettre la vie; celui, qui en un mot, ne veut point ou ne peut point « dormir » se « féminise ». Il devient misogyne et tandis qu'il traite de « déchéant » le sexe dont la passivité ne l'attire pas, il s'essaie à usurper un rôle métaphysique, en quelque sorte, que seule la physiologie féminine peut assumer. L'attitude du misogyne n'est en réalité qu'une des multiples formes de l'activité rebelle de l'esprit individualisé, contre la mort, l'exagération même de la tendance invincible de notre propre pensée à lutter contre tout ce qui risquerait de la ravir à elle-même. (L'androgyne cherche parfois à retrouver en l'homme son enfance perdue). Les religions qui enseignent qu'il ne faut point « dormir », sont souvent servies par un nombreux troupeau de pédérastes. La volonté de l'esprit de refouler au plus profond de l'inconscient, l'intuition primordiale de l'amour et ce désir d'un grand sommeil qui nous porte tout près de la chair de l'amour, le long des femmes maternelles, s'incarne dans l'androgyne.

9

La plupart des hommes désirent, il est vrai, persévérer dans leur essence limitée, parce qu'ils se pensent avant tout comme « esprits ». Et toutes les statues de la vigilance les émeuvent, parce que l'esprit est d'abord « vigilance ». Les mythes de l'insomnie, les contes où l'on voit, comme une sentinelle, l'esprit veillant sur l'esprit endormi. les princes amoureux des belles au bois dormant, nous renvoient du fond de l'inconscient, les figures mêmes de notre « attention ». Il faut admettre que l'esprit *s'exalte à voir dormir l'esprit* et qu'il tache de se défendre par là contre la tentation de la nuit. Je crois même que la Poésie humaine est suscitée plus violemment par le mythe de la vigilance que par tout autre (Conf.: Les « dormeuses »). Mais les vestiges qui nous charment en nous dissolvant finissent toujours par endormir nos résistances. Ils nous font changer pour ainsi dire de point de vue. Ils nous orientent à contre-sens: en sombrant dans le sommeil érotique nous croyons d'ordinaire affirmer notre moi et ne nous engloutir que dans le courant même de notre « vouloir vivre », de telle sorte que chez l'homme habituel, les soubresauts de l'esprit capturé par la chair dormante ne retentissent que dans sa poésie.

Il n'en est pas de même chez l'inverti:

La joie éprouvée par la Femme veillant de tout son corps sur l'être dont elle contient pour un instant la folie — Joie qui traduit l'essence de l'amour féminin — devient chez le mâle inverti, c'est-à-dire chez celui qui n'est mère qu'en esprit: orgueil spirituel, exaltation stérile, sur le plan de l'amour, de son apparence individuelle. Il éprouve je ne sais quelle fierté à se sentir isolé. En se refusant à la chaude attraction féminine, l'androgyne se croit le héros de l'esprit. Son inconscient fait le rêve de multiplier l'esprit par l'esprit, hors du sommeil et des ventres (Je n'invente rien) Le peuple grec, plein de mépris pour un sexe dont il a peut-être mal compris le sens profond, a créé les plus beaux mythes de rebellion que je connaisse.

10

Le diable pourrait aussi en dire long sur le sujet que nous traitons: Comme l'on conçoit qu'il ait pour

ennemie essentielle la Femme: Il est le premier et le dernier des êtres créés. Il refuse par orgueil, de faire retour à la substance divine et de s'y abîmer et d'autre part il n'a pas de « double » pour incarner son vertige. N'ayant pas de corps, il ne saurait sortir de son unité, ni se fuir lui-même dans le sommeil. Il veille, seul en son âme, désespéré. Il ignore la loi: il n'est pas bon que l'homme soit seul: Il lui faut dormir en Dieu ou porter le sommeil du monde. Mais il ne cède à aucune de ces deux tentations: aussi apparait-il à ses dévots comme une *femme fermée.* Il est, châtiment dernier, la création spirituelle des androgynes, et surtout de ces insensés qui emportent dans leur poitrine une impensable idée du néant absolu de leur Dieu, néant impossible dont ils pensent pouvoir absolument mourir, ne sachant pas qu'il n'est point au pouvoir de l'apparence de mourir, sinon au cœur de l'être.

11

Un jeune philosophe me raconta un jour, comment s'était opéré en lui, sous l'influence d'un rêve libérateur que je rapporterai ici, un brusque renversement de toutes ses tendances érotiques. Il se mit d'abord à me décrire les mythes enfantins qu'il se sentait obligé de créer vers l'âge de dix ou douze ans. Je les crois assez caractéristiques de la mentalité « vigilante » ou « maternelle » dont je parlais plus haut. Il aimait à imaginer qu'il rencontrait dans les bois mouillés après l'orage, de petits êtres transis de froid, des lutins, qu'il recueillait et réchauffait contre sa poitrine. Ces imginations l'occupèrent longtemps. Puis il fut hanté par d'autres du même genre qui lui apparurent à l'époque où il étudiait au Collège, l'histoire de la Féodalité. Il se voyait alors possesseur d'un château fortifié où il avait installé sa mère, ses amis, toutes les personnes qu'il aimait. Le château était assiégé sans répit. Mais il demeurait inexpugnable à condition que notre héros revêtu d'une cuirasse magique, luttât seul contre ces ennemis angoissants. Seul et au dehors.

Devenu adulte, il se mit à mépriser les femmes, prêtant à la répulsion qu'elles lui inspiraient des causes idéologiques: La passivité qui était, croyait-il, le propre de ce sexe, la « prédominance du sentiment sur la raison » qui les caractérise, lui apparaissaient com-

me autant de signes de déchéance. Une certaine frigidité ne laissait pas de l'attrister. Il était plein de tendresse pour sa mère et trouvait honteux de penser à des femmes en sa présence. Il pressentait que l'amour que l'on a pour une femme n'est pas sans rapports avec l'amour que l'on a pour la « mère », mais il ne savait pas que toutes les femmes étaient des mères. S'il eût rêvé un soir qu'il épuisait jusqu'au fond l'idée d'inceste, il eût été comme exorcisé, et une fois la terreur de l'inceste envolée, il eût aimé franchement toutes les femmes.

C'est ce qui arriva.

S'étant endormi tard, une nuit, sur les vers de la Géante:

Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins
Comme un hameau paisible au pied de la montagne

il fit ce rêve: il était devenu un de ces nains d'autrefois que son enfance aimait tant, il se sentit soudain « revivre » dans l'enfance. Une énorme terreur l'occupa. Bref, il sut, comme on sait en rêve ces choses-là, que la Géante l'avait repris dans son cœur.

Il rit beaucoup de ce rêve mais ne put s'empêcher de constater à quelque temps de là, que la seule présence d'une femme à ses côtés, l'endormait « maintenant d'une chaleur nouvelle. L'architecture féminine qui lui avait paru exprimer la passivité déchéante de l'être, devint à ses yeux, le symbole même de l'être subsistant en quoi tout vient s'anéantir, etc... etc....

12

Je sens encore dans mes veines le sommeil comme une perle dernière rouler avec le bourdonnement du sang, vers l'éternelle nuit. Et s'évaporer au soleil toutes les formes qui pesaient en moi, sans le secours des sens, à la faveur du songe. Et l'espace rentrer dans mon être et se confondre avec lui, cet espace qui me tenait lieu d'univers habitable où chaque désir commençait de se rendre visible. Espace de rêve à perte d'esprit. Espace intérieur: source du ciel et de la vue où les yeux de la chair atteignent le soleil et les oiseaux. Espace où je trouve tout juste assez de place pour me perdre ou dormir. Je m'éveille avec une seule idée en tête: Au principe de notre matérialisation, il y a ce ciel sans couleur que nous ne respirons qu'en

rêve dans l'oubli de nous-mêmes. Idée salvatrice de nos éveils.

A l'heure obscure aussi, où comme une toile de rosée notre apparence sera déchirée, légère, concrète, hurlante par le terrible vent du large, puissions-nous, en nous éveillant avec angoisse au cœur de notre essence inconnue, nous croire encore une dernière fois, mêlés à l'âme et à la forme de celle que nous aurons aimée jusqu'à l'oubli de nous-mêmes, et disparaître.

Montségur-1931.

René NELLI.

Poèmes

LES FLEURS

Leur gloire à peine se devine.
Fleurs qui finissent de pouvoir
se sourire en ce doux miroir
de cette lune sous-marine,

et, bien plus, en quelque absolu
— pensée, inutile comme elles,
folles, — et qui, tel que ces belles,
flotte, innocent d'un fruit perdu.

Astres d'un arbitraire espace
où le vrai ne fait point de trace.
Et, cruelles, sans s'endormir,

elles meurent: leurs âmes froides
émigrant pour aller flétrir,
lentes, le sang profond des soies.

L'ABSENCE

Fidélité: pas ne te tient mon cœur profond
comme une gemme délicate et rare
git dans le creux obscur de l'entre-pont
— trésor fait pour l'orgueil de quelque reine avare

Mais mon âme est un paysage transparent.
Gazons du beau désir! Et ta rosée,
de son flot continu, ma fidèle pensée,
— fontaine vive — lentement,
chaque brin d'herbe humble et tremblant,
pénètre d'une force vaste et apaisée
comme ce ciel lavé dans ton argent.

LA FURIE ENDORMIE

Ah! de quel penser dévoré
jusques au vif du sang,
était si doucement courbé,
Furie, ton jeune flanc,
que tu semblais dormir après
un autre amour sans mal,
sans tendresse triste au baiser,
simple en son pur excès
allègre d'animal?

Tu ne le sais pas, et mes doigts,
sur tes cheveux lassés,
messagers que mes yeux envoient,
hardis à peine, ayant glissé,
de ton sommeil tu vas sortir,
— silence de ton feu —
chienne courante du désir,
sûre d'un cœur pour obéir
— oui, mon cœur — à ton jeu?

Parlè-je à une femme, oh nu?
beau Remords, que pourtant
je couronne de songes, tu
n'es qu'ardeur seulement:
content de souffrir bras à bras
avec ton plaisir fort,
pour pâture mon songe aura
ce que tu laisseras
intouché par la mort.

Carles RIBA.

(Adaptation française de Pierre-Jean ROUDIN).

Amour qui parle en ma Pensée

I

La table de la salle à manger, les vases de Sèvres offerts à ma tante par Numa l'honorable... J'allais et je venais, je traversais ma chambre dans tous les sens et mes larmes étaient partout avant moi. J'attendais Annie et il me semblait que l'espoir de la retrouver allongeait des ombres visibles dans le rêve qui nous séparait. Seul dans la maison déserte et comme si j'avais été là pour toujours, je regardais à travers les vitres dépourvues de rideaux un autre silence trembler sur le scintillement léger des toits. Ce n'était pas le silence, mais l'attirance du silence, la force du recueillement dans une inconscience qui savait où trouver ses chansons.

Il ne me semblait pas que j'appelais Annie. Si je prononçais son nom c'est que mes lèvres l'avaient bu sur mes lèvres. Elle naissait dans mon cœur d'une lumière douce comme la chair et qui devinait à travers moi, tout ce qu'il y avait d'amour dans la nuit du monde.

Tout se tait. Les romances d'autrefois sont mortes pour ma bouche; des mots inquiétants ont pris leur place, qui chantaient pour me reconnaître.

Et minuit sonne; le vent d'hiver est tombé. Tout bas je me répète en joignant les mains que la lune brille, pour que cette parole éveille, très loin de moi, une âme vivante dans le tressaillement de sa blanche lueur sous les nuages et dans les flots. Je murmure qu'une étoile se tait, l'espace est entré dans mes paroles pour me cacher qu'elles n'étaient qu'un écho.

Je pleure et ma joie est grande comme l'insouciance de ce monde qui ne sait pas que je suis là. Alors que je venais d'éteindre ma lampe, l'obscurité ne m'avait

pas enveloppé tout entier; quelque chose de moi attendrissait la nuit lointaine, la tenait enlacée dans l'oubli de mon sein, et, avec tout ce qu'elle parcourait de solitudes sur la terre, se racontait qu'il faisait noir.

C'est la maison de mon amour, mais dans sa transparence d'avant mon cœur; si parfaite que la nuit s'y désaltère à sa nudité, se revêt d'une chair merveilleuse dont passe et passe le frisson dans mes paroles où tout est dit. Me répétant que les étoiles montraient un château dans l'étang je sentais que ces mots, en chantant un site de la terre, refermaient mes lèvres sur sa fraîcheur vivante et qu'elles avaient aboli la loi qui m'interdisait d'occuper plusieurs lieux à la fois dans la province de l'exil. Car il y a des moments où par la simple affirmation que les choses sont ce qu'elles sont, un homme n'est plus que le don de son corps à la ténèbre qui le lui a donné.

Et je disais: Où es-tu, avec tes airs couleur d'ailleurs et tes grands yeux déshabillés, je me disais: où t'ai-je aimée — tandis que son absence brillait comme une brise dans mon cœur qui n'était plus à moi; — où est ton visage plein d'inespéré, étincelant, où mes regards ont découvert une jeunesse pour mes songes, une jeunesse pour le ciel où je m'enfonce comme une ombre?

Il fait doux. Sa pâleur est l'âme du vent de Mars qui ne sait pas ce qu'il veut...

Le même tressaillement à travers le bruit de tout ce qui bouge. On dirait que le temps veut emporter le temps. Doucement s'élevait l'astre de ma vie intérieure dont mes regards sur le visage d'Annie auraient à traverser toute la tendre clarté.

Je ne pensais pas à Annie, elle occupait ma pensée. Je me taisais avec ses yeux, avec des signes de sa bouche. J'attendais en gémissant de ne plus me trouver seul et comme un corps sans âme devant l'épée de sa beauté; et elle était, plus que ma vie, reine dans cette attente, déshabillait sur elle toute la nuit étrangère que je portais dans le cœur. Annie me séparait de mes clartés, m'en ravissait la transparence. Mais il me semblait qu'elles renaissaient dans ses traits d'une brise d'avant le jour. Car elle était la belle image où mon regard disparaissait dans sa douceur originelle et en refermait les fleurs sur sa pâleur de femme afin de ne remonter que dans la chair aux sources de l'émerveil-

lement. Ainsi, vraiment présente sitôt que je n'étais que mon amour, elle semblait en éveiller l'enfance sur elle comme une autre vie prenant en moi son essor dans la promesse d'avant mes jours. Alors, il n'y avait en moi que mes larmes pour la connaître, toute la pureté exorbitante des larmes pour me donner des yeux ouverts à l'inexistence des choses qu'ils regardaient, à moins qu'elles ne complotassent d'amener cet être unique jusqu'à moi. La pendule sonna une deuxième fois minuit, comme dans les contes de peur. Mon regard tomba sur un masque nègre qui me semblait, dans la rencontre de plusieurs éclairages sur la découpure de ses yeux creux, s'animer d'une expression singulière.

Sur les tableaux de Max Ernst et de Tanguy qui couvraient les murs de ma chambre, je jetai un rapide regard. Forêts d'outre tombe, abîmes marins, jamais rêvés, images d'un infini auquel la présence d'un homme avait donné des entrailles, pour une fois je les voyais reconnaître en moi quelque chose d'humain sans que le miroir de leur invraisemblance en parût le moins du monde terni à mes yeux.

Tout le reste n'est une histoire que pour les lampes et les miroirs. Elle allait quitter le bal pour me rejoindre, et je me sentais plus faible que ce qu'il y avait en moi de plus misérable, de seul au monde, de toujours prêt à mourir. Rien de tout cela ne devait se passer dans ma vie, mais dans ce que ses pleurs m'éclairaient d'impossible à saisir... car elle venait d'une nuit où tout semblait trop lourd pour les mains que je posais sur elle.

J'étais comme fou, ivre d'une liberté que mon ivresse créait: dans un vase de cristal, une main inconnue a déposé un bouquet, une rose d'un rouge un peu cassant, deux œillets roses, l'un tout embrouillé d'un souvenir de chair, et l'autre inexistant et trouble, une pâleur pillée.

Et dans ce monde où la nudité n'a pas hélas, la transparence des pleurs, l'ombre se plaint, il pleut doucement sur les derniers bruits. J'écoute, il est tard, mais mon attente à la fin anime l'attente des choses. Dans la nuit où le printemps paraît, un cri tendre comme un cri d'amoureuse, léger comme un cri de poupée.

Ses yeux avaient pour moi d'étranges regards où mon amour n'était que folie. Aujourd'hui elle rit, d'un

rire doré qui lui met des anneaux aux oreilles. J'allais à sa rencontre quand toutes les lampes se sont éteintes à la fois. En un instant le monde fut comme un oiseau dans la main d'un monde inconnu.

II

« Les lumières se sont éteintes comme je retrouvais mon chemin... »

Son odeur de verveine, plus vraie que cette vie où le plus beau nom du monde est la fable des vents; les plantes vertes et leur silence de bal masqué sous les regards d'argent du froid; la simplicité de la pensée qui nous réunit...

« Tu avais perdu la tête: personne ne t'approuvait »

Annie, légère enfin comme son nom dans cette nuit. Annie, dans la chaude liberté nocturne à laquelle la beauté, la tendresse étaient seules à donner des limites.

« Nous nous retrouvons, mon enfant, je me tairai comme si c'était toi, le délice de ne rien te répondre. Tout ton visage devient un mot de joie que la nuit cherche avec mes lèvres ».

La ville était plus forte que nous, même dans son sommeil. De l'autre côté de la voie ferrée, les ruisseaux remontaient dormir dans les arbres, sous les ailes des oiseaux chanteurs. L'escalier dérobé parlait encore d'un pas inconnu.

« Je venais seule et il y avait dans les rues des voitures qui me suivaient. Je me suis retournée parcequ'il me semblait que le bruit des roues courait à ma rencontre: le regard d'un cocher faisait le tour de ta maison. »

Des mouvements se révélaient à travers les murs, dans l'ombre errante où s'ouvrait un cœur de chair comme un secret d'amour sous le voile rêveur d'une ombre plus légère.

— Ta souffrance, continuait Annie, et ton angoisse dépassaient l'idée qu'une enfant pouvait se faire d'une souffrance et d'une angoisse. »

Je lui avais parlé de mon mieux; mais je parlais pour ne plus entendre dans ma poitrine les gémissements de cette nuit qui ne savait pas son nom; et qui s'épuisait à déplacer sa prison autour d'elle comme un homme enseveli sous des pierres.

« Tu sais, un vent très doux agite les paroles, même ici. Ne sois dans mon silence que tes mains jointes, des fleurs pour ensorceler en lui je ne sais quel horrible dessein de durer toujours. On aime un homme tel qu'il est, à travers toutes les raisons qu'il se donne pour ne pas se tuer....

— Tu ne t'es jamais montré tel que tu étais...

— Ce que je te cachais, c'est cela que je t'avais donné... J'ai bâti des châteaux pour un bonheur que je cherchais.

Elle riait. Elle riait... c'était le rire d'argent qui courait jadis dans les joies de l'hiver. Le tendre miroitement de la chair rouvrait les yeux de mon enfance dans un temps où je n'étais plus.

« Je sors d'un bal masqué », me dit-elle comme les lampes se rallumaient. « Je dansais avec des pierrots en attendant l'heure de te revoir ». Et moi, je me reconnaissais dans le sourire de ses yeux où ma vie était le prix de la sienne. « Tu es l'amie d'un homme de rien....

« J'ai mis trop de complaisance à me diminuer. Ce n'est pas une raison parcequ'on reçoit sa vie par un jour de souffrance pour monter sur le toît dire que c'est bien fait. Je quittais ce monde en grandissant comme un spectre dans les traces de mon bonheur...

— Mais non: tu es ce qu'il y a de plus fort que moi dans mon désir d'aimer. Regarde: Je portais un costume de gitane. Il est bien grand pour mes bras l'enfant que je viens voler. »

Mon regard avait éveillé sur son manteau bleu de neige des souvenirs où ma tendresse était toute baignée:

« Je suis l'enfant perdu que je renonce à rechercher.»

Mon regard était sur elle; rêvant de moi pour n'avoir pas à la quitter. Je me disais: « Je ne la vois pas. Sa présence éveille dans la vérité de mon être la clarté de ce qui existe; »

Elle était si belle que, fermant les yeux, je ne pouvais imaginer d'une chose, le ravissement de les ouvrir à nouveau. Et mes paupières se soulevaient malgré moi dans tout ce rose enchantement où mes yeux étaient mon vertige.

« Tu sais, Annie, là-bas, j'ai entendu les êtres que je méprisais le plus m'appeler un pauvre homme.

J'étais le misérable que je n'ai plus envie de suivre au fond de ta pitié.

« Tu as les yeux si grands, dit Annie, que j'ai froid quand tu me regardes ».

— Je te regarde et je voudrais entendre la plus mélancolique chanson des rues, la voix du désespoir qui ne sait pas qu'il est au monde.

« Nous retenons notre souffle dans la rencontre de deux amants trop beaux pour être vus: un tendre suspens, une surprise dans la brise de nuit où tout est plus clair qu'ils ne pensaient. Et nous voilà consolés jusque dans les pleurs qu'on verserait sur nous par une assurance sans nom, la certitude que tout avait commencé dans tout ce que nous quittions. C'est si beau, Annie, mon enfant d'un jour, si bon, d'aimer avec toutes les forces de ce qu'on ignore comme on entre dans un jardin à pas de loup quand le silence est si près des choses que c'est à la nuit de s'endormir. Les pas ont refermé les chemins, on ouvre les yeux dans des images qui pourraient être d'autres images; mais où l'ombre qui nous conduit nous révèlerait tout aussi bien qu'elle est réelle. Nous ne saurions même pas dire pendant combien d'années nous avons pâti dans sa patience. Est-ce que tu te souviens du clair de lune dans le verger de la mère Touron ? On s'y taisait avec des clartés qui ne savaient pas qu'elles étaient des visages.

Annie me répondit:

« Moi, je t'ai toujours vu dans la plus belle lumière du monde où tu ne savais pas que tu étais toi ».

De tout ce qu'elle m'a dit ensuite, je ne retiens que ce reproche de l'avoir condamnée en la désespérant à m'aimer davantage.

« Je ne sais pas, lui répondis-je, je ne sais pas d'où on m'a sorti, pâle comme je suis; ni qui a pu souhaiter que je devienne un homme. Tu me diras pourquoi je me sens transi maintenant, comme si ma peine avait une voix de petite fille pour se plaindre que je l'ai chassée ». Et je parlais de l'auberge d'Arpajon, je lui montrai du doigt, dans la couleur violette d'un cristal de Bohême l'orange que j'avais volée; je m'efforçais de ranimer autour d'elle tout le ciel effeuillé où ma douleur avait touché la sienne.

« De ville en ville, jour après jour, à travers la campagne qui n'avait de chair qu'en mon corps, dans l'oubli que ce corps était chair, je nous fuyais, je te cherchais.

Je berçais dans la peine de vivre la grande sœur qui te ressemble comme une morte à qui tes baisers devaient ouvrir les yeux.

« Mais je ne sais pas si cela durera d'être plus forts que le monde et de le sentir trembler sur ses pieds comme un roi aveugle que nous conduirions par la main. »

Car mon angoisse, tout d'un coup était la même que jadis, quand j'entendais, dans mon enfance, le bruit des portes qui se fermaient et que ma mère venait me demander si je n'avais besoin de rien avant qu'il fasse nuit.

« Après un temps en vient un autre », me dit Annie. Et elle ajoutait en caressant mes cheveux : « Je t'endormirai dans mes bras et tu ne t'apercevras même pas que tu t'endors. » J'avais peur dès que je levais les yeux sur elle. Il me semblait que le froid m'avait pris par la main et qu'il n'y avait plus que sa voix pour nous protéger tous les deux. « Parle bas, lui disais-je, Annie, toujours plus bas, comme si je n'avais que mon plus beau souvenir pour t'entendre.

— Tu es tout ce que j'ai de plus précieux au monde. Toutes mes larmes me sont venues de toi.

— Parle toujours plus bas de la douleur qui s'est cachée pour mieux nous voir. J'écoute en tremblant mon cœur comme les pas de quelqu'un de très fort qui viendrait me reprendre.

Je ne savais pas pourquoi je tremblais ; je ne savais pas si c'était de ses paroles que j'avais peur ou de l'idée que sa voix à elle sortait de mon sommeil. Elle avait posé son masque près d'elle. Un mouvement de son son bras nu le précipita sur le sol. De l'autre côté du cimetière un train sifflait ; sur le clocher de l'église un chat-hunt cria le mot : Toujours.

Ecoute, Annie, tout pouvait naître d'une attente comme la mienne. J'ai cru que toute la joie d'ici s'annonçait mon retour ; et je vois qu'elle n'avait la plus belle bouche du monde que pour se taire en me voyant.

— Mais moi, quand je t'ai vu, j'ai été si totalement heureuse qu'il m'a semblé que tu l'étais aussi ; et maintenant ce n'est pas moi que tu regardes, mais ce masque de velours que tu m'avais donné, tu ne le reconnais pas ? Tu me l'avais confié avec des airs bien mystérieux quelques jours avant que l'hiver ne t'emporte.

— Annie, le vent est entré avec toi. Les miroirs le reconnaissent : il est ma grande peur de parler au nom d'un autre en te disant que je suis vivant. Car tout ce qui est inconcevable ruse avec tout ce que nous sommes, comme toute l'oisiveté du beau temps passe dans l'œil faux d'un singe que l'on voit danser. Mon pays est né dans la neige par une nuit si belle et si blanche que le ciel croyait le bercer sur des ajoncs d'argent ; et son silence, il l'avait mis au monde comme un sentiment de l'infini dans les cœurs qu'il voulait briser. Tu sais, quand la fumée s'ouvrait sur le sein sanglant de celles qui pleuraient; et qu'au milieu de la foule, les lueurs du bûcher avivaient l'amour de la vérité dans les prunelles agrandies du pèlerin d'amour. Toi, toi, tes yeux naissaient sur la plus haute tour de pleurer une mésange, tandis qu'une autre douleur marchait si lentement vers toi dans les herbes du soir qu'il lui a fallu tout ce temps pour t'apporter le vase de toutes les larmes.

Le nom de Montségur était la mousse d'un toit dans les chansons de ma nourrice ; et elle est morte en me donnant le sein. Et, maintenant, vois-tu, je t'ai à peu près dit que j'entrais comme chez moi dans la maison dont n'a jamais pu sortir l'hirondelle ; mais toutes les portes se sont refermées afin que nous nous voyions, dans l'éternité de ce qui nous unit, rapprochés comme les deux yeux d'une figure de pierre. — Mais éteins, cria-t-elle. Eteins, ce sont tes yeux qui ont ensorcelé la maison.

Regarde ce qui se lève dans l'ombre.

J'éteignis les lampes ; je ne savais pas ce que je faisais. Il me sembla tout d'un coup qu'il y avait un miroir de plus dans la nuit qui nous enveloppait. C'était l'instant sans lendemain où la plus tendre musique aurait peur de son ombre et de ses voix... Le temps se disjoint dans les aveux des amants, s'ouvre à l'horreur d'avant le temps dans les chansons qui les séparent. Annie se taisait et je ne savais plus où commençait mon silence. Puis je l'entendis dans la pièce voisine qu'elle connaissait bien, aller, venir, tandis que j'étais là, assis comme un homme à bout de chemin. Il me sembla que je m'endormais en son absence sous la pesante nuit qui soulevait au-dessus de moi le plafond de ma chambre comme la voûte d'une église.

Mais, au lieu de trouver le repos dans ce sommeil

d'une minute, je me sentis comme emporté sur les ailes de l'inexistence ; toute ma force étant aux prises avec le feu dans une chair où je m'employais à immobiliser le spectre de mon angoisse. Si bien, qu'à la fin, je m'éveillai en sueur, rêvant que mes mains me tenaient suspendu comme un naufragé à la gorge d'Annie.

La lune sortait des nuages et le carrelage blanc et noir de ma chambre en était éclairé quand l'image de la mort se présenta à moi ; et sous une forme si assurée, que je me sens, à l'évoquer de nouveau, sur le point de tomber en son pouvoir.

Il y eut dans ma chair, en des endroits très localisés de ma chair, des frissons auxquels répondait, à quelques pas devant moi, une sorte d'éclair en chenille, aussitôt bu. La boiserie craqua ; je compris que la porte allait s'ouvrir sur un être haut comme un ours, des pieds à la tête noir, mais d'un noir qui ne me rendrait pas mon regard. Et, avec des yeux petits et brillants, seuls points visibles sur toute sa physionomie, faisant bloc à quelques pas de moi avec ma peur.

Cet être n'était pas plus tôt entré que je sentais jusqu'à quel point nous étions perdus... Puisque le corridor où j'allais le suivre n'était déjà plus celui de ma maison, et que toutes les choses auxquelles j'appartenais je voyais qu'elles étaient dans mes pas mortes avant moi.

Annie, blancheur de l'irréel dans la source de toute chair et rêve de mon âme dans le cadavre de mon enfant.

Annie, ce que mes yeux ne pouvaient voir sans s'envoler de mon visage. Nudité dont j'ai vu mes yeux renaître reflets et aveuglants pour mes regards. Horizon où, giflés par la chair, les regards se souviennent des entrailles de l'homme avant qu'ils ne redeviennent ses yeux. Annie: c'est hier qu'effrayé par ton silence, j'ai quitté la chambre où tu m'avais laissé, et que je t'ai trouvée, couchée de tout ton long, nue dans l'image de ta mort, sous le rayonnement de l'astre nocturne qui buvait dans ta forme l'amour de son éternelle pureté.

Où sont les jardins du premier jour ; les caresses où l'amour ne rencontrerait jamais que lui-même tant il aurait peur d'éveiller la vie dans l'apparence de son bonheur ?

Maintenant je suis plus seul que le vent ne dit qu'il est triste;
Mon cœur devient ce qui venait vers nous dans le mouvement des étoiles où le froid dansait ;
Pour finir avec la nuit dont il ne survit qu'une errante volupté dans le matin déjà plus fort que le ciel.

JOE BOUSQUET.

Villalier, 1932.

Ménélas

PREMIER ACTE

SCENE I

La Scène se passe dans Troie, pendant la 4e année de la guerre homérique dans l'appartement d'Anténor et Théano, hôtes Troyens d'Ulysse et Ménélas.

MÉNÉLAS — ULYSSE

MÉNÉLAS (*Visiblement inquiet, arpente la pièce*). — Eh bien ?

ULYSSE. — Rien encore. Tout le peuple est à l'assemblée, naturellement. Pas un Troyen dans les rues. Je suis allé jusqu'au temple d'Athéna, mais un ambassadeur ne peut pas rôder comme un espion. Nous n'avons qu'à attendre... Il faut le temps que Pâris parle, qu'il fasse ses propositions, qu'on délibère. Ce ne sera pas fini avant le coucher du soleil. Soyez sûr qu'Anténor accourra nous informer... Quel hôte charmant ! (*silence*) Je vous en prie, mon cher Ménélas, du calme !

MÉNÉLAS. — C'est facile à dire ! Ulysse, sincèrement, croyez-vous qu'il me la rendra !

ULYSSE. — Mais oui... Ne vous inquiétez pas. Cette froideur qu'il affectait ce matin pendant votre discours, c'est le commencement du remords.

MÉNÉLAS. — Mais pourquoi a-t-il refusé de s'expliquer en notre présence ? Pourquoi a-t-il exigé cette deuxième assemblée, sans nous ? C'est un outrage à l'ambassade.

ULYSSE. — Mais non ! Réfléchissez. Vous avez parlé en chef des Grecs, vous n'avez pas dit une parole d'époux : C'est là un coup de maître. C'est l'époux d'Hélène qu'il entendait, lui, qu'il voyait, derrière l'ambassadeur, époux d'autant plus persuasif qu'il

avait la dignité de se taire... Il a joué le cynisme, parce qu'il lui était pénible de se confesser devant vous. Soyez sûr qu'il le fait à cette heure. (*un temps*) Ah vous avez été épatant ! Tantôt tranchant comme l'épée, tantôt abondant et lumineux comme la neige sur les sommets...

MÉNÉLAS. — Je ne viens pas gagner un prix d'éloquence !

ULYSSE. — D'accord ; il est bon cependant que l'art de persuader fortifie la justice et le droit... Quand j'ai parlé, moi, il a changé de visage; surtout quand j'ai posé le dilemne : qu'il prouve ou qu'il n'a pas commis l'enlèvement, ou qu'un enlèvement est juste Or d'un côté, les faits, de l'autre les Dieux, l'accusent. Vous avez remarqué ce remous dans la foule ? Je les ai piqués au vif.

MÉNÉLAS. — Puissent les Dieux t'entendre ! (*silence*) Ne crois-tu pas que même s'il ne proposait pas de la rendre, les Troyens le forceraient ?

ULYSSE. — Ah ! c'est une autre affaire, — malgré mon discours, et le vôtre. Je ne voudrais pas vous leurrer, j'aime la franchise, entre amis. N'oubliez pas, mon cher Ménélas, que des citoyens en corps ne consentent jamais à obéir qu'à la considération suprême de l'honneur national. Or, il n'y a là place ni pour le respect d'un mari outragé, ni souvent pour la justice. Ils ont accepté la guerre, et la subissent depuis quatre ans. Si Pâris ne prend pas l'initiative, leur amour-propre n'aura jamais le courage et l'intelligence de capituler.

MÉNÉLAS. — Pourtant, ils ne sont pas aveugles ! Ils savent bien qu'ils sont à bout ! Vous avez noté cette maigreur, tous ces blessés qui se trainaient, ces maisons fermées, l'herbe dans les rues !

ULYSSE. — Oui, et bien d'autres choses, mille petits détails utiles, si les Dieux prolongent la guerre. J'ai même délié la langue de Théano. Notre chère hôtesse n'est pas pour rien prêtresse d'Athéna. Il y a une histoire de statue de Pallas tombée de l'Olympe. Qui la trouvera prendra la ville... ils en ont fait un double... Enfin, bref, vous dites qu'ils sont à bout ? Ça ne les empêche pas de s'élancer pour nous arrêter avec le même plaisir que nous nous élançons à l'assaut. Car c'est un plaisir, avouons-le.

MÉNÉLAS. — Mais les vieillards ? Ils en ont assez...

ULYSSE. — Hélas ! j'ai bien peur qu'il ne faille rien espérer d'eux. Voyez chez nous Nestor, Mentor ! Leurs souvenirs héroïques ont pris l'ampleur éblouissante des soleils couchants. Ils en accablent les jeunes, ils leur prodiguent les exhortations belliqueuses, sans jamais croire à la possibilité d'une défaite, et ils exigent d'eux une bravoure illimitée, et des exploits qui n'égaleront jamais les leurs...

MÉNÉLAS. — Oui, mais leurs fils meurent...

ULYSSE. — Ils les pleurent ; puis, ils profitent de leur gloire (*silence*). Comptons plutôt, cher ami, sur nos discours, sur le remords de Pâris, et aussi, — car l'exception est admirable ! — sur la parole persuasive de notre hôte.

MÉNÉLAS. — Ah quel courage, Anténor, quelle dignité dans son intervention ce matin, dans cet appel à la droiture et à la conscience ! Il nous a fait certainement plus d'un partisan.

ULYSSE (*Evasif*). — Certainement ! En tout cas, le roi Priam est pour nous.

MÉNÉLAS. — Vous croyez ?

ULYSSE. — J'en suis sûr. Je l'observais. Il ne cessait d'opiner de la tête. Seulement, il ne peut guère faire la leçon à son fils devant son peuple. Hector aussi. La lâcheté de son frère le dégoûte. Mais je crains qu'il n'aime encore mieux la bataille que la justice. Il y en a tant comme lui, partout !

MÉNÉLAS. — Si seulement leurs femmes se lassaient de souffrir...

ULYSSE. — Les femmes ne comptent pas. On leur dit que leurs maris et leurs enfants font de grandes choses, et on est quitte. Ou on ne leur dit rien. Il faut qu'il en soit ainsi pour la gloire des hommes.

MÉNÉLAS. — Comme vous dissertez avec lucidité ! On voit bien que vous avez l'esprit libre !

ULYSSE. —L'esprit libre ? Croyez-vous ?

MÉNÉLAS. — Hélène n'est pas votre femme ?

ULYSSE. — Et Pénélope ?

MÉNÉLAS. — Pardon. Je suis un égoïste. Je sais trop pour qui et pour quoi vous l'avez quittée.

ULYSSE. — Ce n'est pas la question. Il le fallait. Mais... j'ai confiance en Pénélope pour les mêmes raisons que vous aviez confiance en Hélène. Alors, n'est-ce pas ?... Vous vous étiez absenté quatre lunes quand Pâris... et moi, quatre ans... En nous battant pour

Hélène, nous sommes des centaines à nous dire : chez nous... Vous avez l'incertitude de son retour. Nous, nous en sommes encore à celle du départ. Consolez-vous, vous n'êtes pas le plus malheureux.

MÉNÉLAS. — Taisez-vous, Ulysse, vous me rompez le cœur.

ULYSSE. — Ce n'est pas un reproche, mon cher ami. Ce n'est pas vous qui nous avez conduits; c'est notre serment de venger, s'il était outragé, l'époux d'Hélène, quel qu'il fût (*un temps*). Si ç'avait été un autre moi par exemple, ne seriez-vous pas accouru ?

MÉNÉLAS. — Si, je le jure.

ULYSSE. — Vous voyez bien ! A quoi serviraient les serments, si on ne se battait pas pour eux !

MÉNÉLAS. — Merci, mon bon Ulysse.

ULYSSE. — Vous allez ramener Hélène, et je retrouverai Pénélope. Un guerrier, au fond, ne conquiert jamais que le droit à son foyer... (*Silence. Ménélas à la cantonade*).

MÉNÉLAS. — Demandons à cette servante qui passe d'aller voir. Psst ! Psst ! Arrête ! Je ne te veux pas de mal... Elle fuit à reculons, en se voilant la figure. Je lui fait horreur.

ULYSSE. — Son fils a été tué. Anténor me l'a dit.

MÉNÉLAS. — Comme elle doit me haïr ! Pauvre femme ! (*Silence. Brusquement*) Et dire que nous sommes là comme des coupables à attendre un verdict ! (*Un temps*) Ah ! je n'aurais jamais dû accepter cette ambassade ! J'en ai honte !

ULYSSE. — Honte ! Quelle idée ! Mais c'est l'assemblée unanime des chefs qui l'a décidée, et à l'instigation de votre frère ! Qui choisir sinon vous, vous et moi ? Et quel déshonneur y a-t-il, à tendre aux assiégés la dernière planche de salut ? Troie est condamnée à mort, comme un lion dans les filets. Qui oserait donc croire que nous voulons masquer par là notre impuissance ? Cette ambassade, mais c'est un acte de générosité qui nous honore ! Et si Pâris et Troie refusaient, vous auriez toujours le bénéfice du geste.

MÉNÉLAS. — Vous ne me comprenez pas. Il ne s'agit pas d'un succès politique, mais de mon amour. Voilà de quoi je rougis. Cette femme qui m'a trahi lâchement, pour les beaux yeux d'un lâche, je peux bien vous l'avouer, — je la porte encore dans la peau ! Si je me bats comme un fou, si je suis toujours au premier rang, c'est pour être plus près

d'elle ! Je l'imagine à travers les lances et les remparts, je l'insulte, et je l'adore. Ce matin, au lieu de faire ces belles phrases au nom des Grecs, je n'avais que l'envie désespérée de me tourner vers Pâris et de lui dire : « que les dieux fassent de toi ce qu'ils voudront. Rends-moi seulement mon Hélène, la mère de ma petite Hermine ! » Oui, j'ai honte de moi !

ULYSSE. — Pourquoi ? Que les hommes voient trouble au fond d'eux-mêmes ! Sa trahison, et votre amour, ce sont deux choses distinctes. L'une est un accident. L'autre est un sentiment. La trahison peut voiler l'amour, mais ne le tue pas. Elle l'enrichit, par la haine. La haine veut la vengeance, et l'amour obtient le pardon. C'est un cycle à parcourir, mon Cher Ménélas !

MÉNÉLAS. — Pardonner ? Jamais. Mais m'expliquer avec elle, savoir comment, savoir si c'est elle !... Faut-il te l'avouer ? Si je suis venu, c'est en espérant la voir. Depuis hier matin je parle d'elle à Théano. Théano m'a semblé deviner ma pensée. Elle se rend souvent chez Pâris, librement. Elle est partie, tout à l'heure. Elle ne reviendra peut-être pas seule... Je suis lâche, n'est-ce pas ?

ULYSSE. — Non, vous êtes homme... Attention, Ménélas ! Je crains que vous vous montriez devant votre femme ou trop dûr, ou trop faible.

MÉNÉLAS. — Je serai juste.

ULYSSE. — Qu'en savez-vous ?

MÉNÉLAS. — Mais toi, franchement, penses-tu qu'elle soit coupable... entièrement ?

ULYSSE. — Je pourrais l'accuser, et je voudrais l'excuser. C'est l'affaire des dieux, Ménélas.

MÉNÉLAS. — C'est l'affaire des Dieux... Oui, ils ont été plus forts qu'elle. Aphrodite est terrible. Elle l'a égarée... Ainsi, tu es sûr qu'elle n'est pas coupable ?

ULYSSE. — Je dis... qu'il faut beaucoup prêter aux Dieux pour le repos de notre conscience, et se décharger sur eux de notre infirmité, afin de trouver en eux une réserve d'excuses. Sans cela, que serait la vie ! Les Dieux sont très commodes. Sauf quelques petites lâchetés proprement humaines, douter de la responsabilité divine et tenir la balance entre le ciel et la terre, c'est aller à l'inquiétude et à la douleur sans profit pour personne. Accordons-leur

beaucoup, afin qu'ils n'aient pas à se plaindre de nous. C'est une façon de leur faire confiance que de constater sans acrimonie qu'ils nous trompent et nous égarent et que leurs coups de dés sont bizarres. Ils peuvent à l'occasion nous récompenser de notre indulgence. Gardez sagement cher ami, ce précieux viatique de la Fatalité.

SCENE III

PRIAM — ANTÉNOR — PARIS

(*Pâris s'avance délibérément, et s'arrête devant eux*)

ANTÉNOR. — Pâris, ton père a voulu que je l'accompagne. Il a craint de mêler trop de colère à ses premières paroles. Ecoute-moi d'abord. Nous souffrons tous de ta folie. Je te parle au nom de tous ceux qui veulent rendre Hélène. Ils sont plus nombreux qu'ils n'osent le montrer. Nos raisons, tu les connais. Ulysse et Ménélas les ont exposées à l'assemblée, et j'ai ajouté peu de chose. Rien ne servirait de les répéter. Oublie ton égarement, redeviens toi-même. Rends Hélène à Ménélas.

PARIS. — Le jour que Troie tombera, somme tu l'espères, vieil Anténor, n'oublie pas de suspendre à ta porte une peau de panthère, pour que les Grecs épargnent la maison du traitre !

ANTÉNOR. — Pâris ! Tu profanes ?..

PARIS. — Je n'écouterai que mon père !

PRIAM (*Gravement*). — Faut-il donner aux Dieux le spectacle d'un roi venant supplier son fils de réparer un forfait qu'il devait punir !... Pâris, je mourrai bientôt. Et je mourrai déshonoré par toi. Par toi, la honte pleut dans la ville. Troie ne sera plus désormais dans la mémoire des hommes qu'un repaire de brigands. La dernière assemblée va se tenir dans une heure. Reprends une âme digne de moi, de ton frère Hector, de la cité, enfin de toi. Viens sauver ces foyers et ce peuple. Car tout cela périra dans les flammes. Tu le sais. Mon fils, le repentir apporte aux hommes une gloire immortelle; et plus le forfait fut grand, plus devient illustre celui qui le renie. Rends Hélène à Ménélas.

PARIS (*Hautain*). — De quel droit parlez-vous de forfait ? Depuis quand l'audace est-elle un déshonneur?

PRIAM. — Un hôte n'est pas toujours un ami. En insultant celui-là, je dis que j'ai bien mérité de la patrie. Les Grecs sont nos ennemis naturels.

PRIAM. — Il n'y a pas d'ennemis naturels.

PARIS. — Héréditaires..

PRIAM. — Le sort les change à son gré.

PARIS. — Enfin, ne croisent-ils pas sans cesse dans notre mer ? N'ont-ils pas sans cesse refusé le droit de péage, n'ont-ils pas pillé nos bateaux ?

PRIAM. — Nous pillions aussi les leurs !

PARIS. — Et leurs expéditions vers nos pays, chez nos alliés, ou chez ceux qui auraient pu l'être, n'était-ce pas une perpétuelle provocation ?? On ne cessait de le crier par la ville, avant cette guerre ! Pour nous défendre, je les ai attaquer! Quel mal ai-je fait? Je les ai ridiculisés, j'ai tué leur prestige, j'ai grandi le nom de Troie, et voilà que Troie m'accuse !

PRIAM. — La patrie, quel beau prétexte aux gens comme toi ! Il justifie tout, n'est-ce pas ?

PARIS. — Parfaitement, même le crime !

PRIAM. — Il y a des façons plus nobles, de comprendre la patrie !

PARIS (*Ricanant*). — La preuve ! Rappelez-vous mon arrivée et les premiers jours, votre joie, votre fierté! J'avais berné les Grecs, on était content.... Aujourd'hui (*silence*) La vérité c'est qu'on vous a fait peur! Le serment, les alliés, Achille, qui va reprendre le combat, quarante vaisseaux nouveaux. Ulysse et Ménélas vous ont bourré le crâne! Ah ! Ah ! Un roi qui se laisse intimider, c'est peu glorieux, mon père.

PRIAM. — Est-ce à toi de parler de peur ! Le courage et la patrie, ce n'est pas ce que tu crois ! Tu reprends ici tes misérables arguments... Mais l'assemblée t'a ri au nez! Et tu es le frère d'Hector! — mon fils! Le voilà, le scandale !Tout le monde se bat pour Hélène, sauf toi, qui te caches !

PARIS (*Cynique*). — Je ne me cache point, je me ménage... pour le bonheur d'Hélène. Que servirait de faire la guerre pour conserver une femme, si celui qui l'a enlevée se faisait tuer.

PRIAM. — Ce serait son bonheur !

PARIS. — Son bonheur ne te regarde pas !

PRIAM. — Je te ferai bien obéir ! Pâris, je t'ordonne de rendre Hélène !

PARIS. — Un roi ne peut donner des ordres à son fils chez son fils, malgré l'assemblée qu'il a convoquée. Et s'il en est quelques-uns qui m'ont ri au nez, je les mets au défi d'entrainer les autres ! Je ne changerai rien à mes propositions. J'attends le vote.

PRIAM. — Malheur à ceux qu'aveugle Aphrodite !

PARIS. — Aphrodite est trop jeune pour toi !

Henri CHABROL.

Vaisseau Fantôme

Vaisseau fantôme ? Non, mais berceau de bâtard,
Navire sans connaissement,
Sans port d'attache, sans gouvernail,
Sans feu de position, la nuit,
Et qui, lorsqu'on l'arraisonne, s'enfuit.

Vaisseau de ceux qui sont morts de vieillesse, à l'eau.
Coque sans pont et sans hublots,
Anonyme vaisseau noir comme un firmament,
Tombe des mousses morts, virils, presque enfants,

Vaisseau sans varechs plus lisse que l'émail ;
Comme un saint derrière un vitrail
On voit ton équipage,
Vaisseaux des morts marins
Qui peuvent, enfin, errer sans but de rivages
Sans point à faire au jour et sans crainte des grains,
Vaisseau des croisières libres, insubmersibles,
Lugubre beau bateau des eaux bleues impassibles.

Adolphe DE FALGAIROLLE.

Mario Meunier
et la Pensée Méditerranéenne

On se souvient de l'espèce de révélation que fut la traduction du *Banquet* par Mario Meunier. Présenté dans une langue à la fois sobre et mélodieuse, accompagné de notes lumineuses, le chef-d'œuvre de Platon était suivi de commentaires de Plotin sur l'amour, ce qui indiquait une volonté d'embrasser la philosophie grecque dans toute sa richesse et sa complexité.

Les traductions du *Phèdre*, du *Phédon*, d'*Antigone*, des *Dionysiaques*, révélèrent un helléniste sans pédanterie ni académisme, poète et savant à la fois, vivant dans la joie des littératures antiques. La traduction des *Bacchantes* d'Euripide est sans doute la meilleure initiation aux mystères et à la religion dionysiaque. Celles des Commentaires d'Hiéroclès sur les *Vers d'or* pythagoriciens, du traité de Plutarque sur *Osis et Osiris*, en attendant celles, annoncées, de la *Déesse syrienne* de Lucien, des *Hymnes* d'Aristote, Cléanthe, Proclus, Synésius, etc., explorent des régions moins connues de la pensée antique, spécialement le syncrétisme gréco-romano-oriental des premiers siècles de notre ère. De ce syncrétisme, le pôle chrétien se heurta violemment au pôle païen, comme on le voit dans l'un des derniers volumes publiés par Mario Meunier, une traduction avec notes et prolégomènes du Traité de Salluste le Philosophe (un Gaulois, conseiller de l'empereur Julien l'Apostat), *Des dieux et du monde* (éditions Véga). Les polémiques portaient d'ailleurs peut-être souvent à faux et tous utilisaient les cadres de la même philosophie gréco-alexandrine. Les reproches d'un saint Augustin semblent quelquefois un peu à côté de la question et ne viser qu'une partie des façons de comprendre l'ancienne religion, mais avec celle-ci les archéologues, les métaphysiciens et les mystiques païens en avaient pris très à leur aise.

Pouvait-on mettre le vin nouveau dans les vieilles outres ? Le propre des hommes, dit Edouard Dujardin dans sa pièce *Le retour éternel*, est de jouer avec les dieux ; les formes des dieux vieillissent et s'usent. Les dieux païens étaient liés (quelque large que fût l'interprétation des mythes par les nouveaux apologistes), à un ordre de choses périmé de par les lois même de la vie, à un impérialisme, à un orgueil culturel grec et à un orgueil politique romain qui avaient eu leur raison d'être mais que les peuples venus à la civilisation ne pouvaient plus supporter sans impatience. En même temps que la « civilisation » et le « genre humain », les gens « comme il faut » de l'époque défendaient leurs intérêts temporels. Sans doute les novateurs avaient-ils tort de ne voir qu'erreur et mensonge dans le système auquel les Julien et les Salluste s'efforçaient de rendre l'âme, et les païens tort de mépriser la nouvelle foi, qui, non seulement exprimait, dans ses négations violentes, le dégoût de l'avenir pour le passé, l'éternelle protestation de l'âme humaine contre le faux ordre de l'injustice, le non conformisme essentiel de la vie, mais encore, positivement, construisait une synthèse plus pure des vivantes vérités éparses dans les doctrines antiques, un universalisme plus large, en tout cas mieux adapté aux conditions nouvelles.

Nul mieux que Mario Meunier ne peut mettre en valeur l'enseignement profond des penseurs de l'Hellénisme. Il possède assez à fond toute la littérature, non seulement de l'âge classique, mais aussi de la période suivante, pour faire des rapprochements suggestifs et montrer l'unité, dans ses grandes lignes, d'une tradition métaphysique et mystique qui aboutira, au VIe siècle, à un pseudo Denys, disciple hyperchrétien de l'hyper-païen Proclus. C'est ce qui fait la richesse incomparable de ses gloses. Nul mieux que lui d'ailleurs ne sait ressusciter la saveur intellectuelle et religieuse des vieux textes, qui contiennent assez de substance pour conserver leur charge, leur potentiel, leur valeur durable, au milieu de considérations que, par exemple, l'astronomie et les sciences modernes sont rendues désuètes sous leur aspect contingent. L'auteur de *Pour s'asseoir au foyer de la maison des dieux* est en un sens, mais avec plus d'ampleur et une

science plus au point, l'héritier de Louis Ménard, l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique.*

Sa traduction nouvelle de *Sappho, Anacréon et Anacréontiques* (Grasset) se sert des travaux récents pour jeter un nouveau jour sur la charité immortelle de Lesbos. De nouveaux fragments (l'Ode à son frère revenant d'Egypte, le mariage d'Hector, Pour Anactoria) de la poétesse aux boucles de violette ont été retrouvés. Les papyrus égyptiens et les découvertes archéologiques montrent sous un aspect renouvelé non seulement le personnage de celle que consumait, selon Ovide, « une ardeur non moindre que les feux de l'Etna », mais aussi le sens que la postérité donna à ses vers et même le mythe symbolique que certaines écoles tirèrent de sa légende.

« Annonciatrice de Socrate et Muse de Diotime, Sappho aimait les beaux éphèbes dont, aux jeunes tiges, elle comparait la souplesse ; elle chérissait les vierges auxquelles elle apprenait à se soucier de la beauté du corps et des biens de l'esprit, à se parer comme un temple divin, à se couronner d'aneth et de persil, et à cueillir, sur les sommets où dansaient les Piérides, les roses qui rendent les âmes immortelles. Au culte qu'elle vouait à la fierté, à la magnificence, à la beauté et à l'amour, Sappho adjoignait pour la nature une rare admiration. Elle possédait pour l'univers une douceur de sympathie et une onction de tendresse qu'on ne retrouve guère dans l'antiquité grecque. »

« Nous comprenons tous Homère, quand on dit le Poète, et Sappho, quand on dit la Poétesse », écrit Julien. Et Antipater la proclame : « un Homère féminin, l'honneur des Lesbiennes aux belles chevelures ». Son effigie fut gravée sur des monnaies. A Lesbos, au VIe siècle avant J.-C., les femmes avaient une vie très différente de celle des Ioniennes. Enfermées dans le gynécée, sans participation à la vie collective, l'éducation de ces dernières se bornait aux devoirs du foyer. Elles ne sortaient, dit Wilamovitz, de la cage du harem maternel que pour entrer dans celle du harem conjugal. Chez les Eoliens, au contraire, note Mario Meunier, « la femme n'était point exclue de toute relation mondaine et de tout enseignement libéral. A Lesbos surtout... c'était un honneur,

même pour les plus nobles, de faire valoir leurs talents et leurs goûts, et de cultiver cette élégance aisée et civilisatrice qui donne tant de prix aux charmes féminins ». C'est même pour cela, qu'ignorant ces mœurs, on se représenta parfois plus tard l'aristocratique Sappho comme une courtisane, à l'image des Aspasie et des Phryné, seules femmes libérées du gynécée dans la société athénienne du IVe siècle.

« Annonciatrice de Socrate et Muse de Diotime..., a pu dire Mario Meunier ». En effet, Maxime de Tyr soutient que Socrate et Sappho eurent les mêmes principes sur l'amour. Ils enseignèrent la sagesse, la vie noble, le culte du beau, l'un aux éphèbes d'Athènes, l'autre aux jeunes filles de Mitylène. Mais il y a mieux : la vie de Sappho va être transformée non seulement en légende mais en mythe et servir de symbole aux plus hautes spéculations mystiques. La décoration de la basilique de la Porte Majeure, où se réunissaient les néopythagoriciens romains du Ier siècle de notre ère, découverte en 1917 par le hasard de l'affaissement d'une voie ferrée, a été minutieusement décrite et ingénieusement commentée par M. Carcopino. Or, sur la coquille de l'abside est représentée le fameux saut de Sappho à Leucade. « Etrange révélation ! Par quel miracle en effet, celle qui passait pour s'être, par amour, précipitée dans les flots, avait-elle pu devenir une héroïne allégorique et la clef de voûte des secrets symboliques d'une secte d'initiés ? »

Sur le cap de Leucade se dressait un temple d'Apollon. Selon une vieille coutume on y précipitait chaque année un prisonnier accusé d'un crime, en attachant toutefois à son corps toutes sortes de plumes et de volatiles capables d'adoucir sa chute ; et s'il tombait sans périr, des barques le recueillaient. A cette « ordalia » s'ajoutait l'usage, pour les amants malheureux, de se jeter volontairement à la mer, en cet endroit consacré, en vue de se libérer des fureurs de l'amour. S'ils mouraient, ils espéraient renaître à une vie plus calme ; s'ils survivaient, ils étaient, dit-on, ou guéris à jamais, ou récompensés de la grandeur de leurs sentiments. Si Sappho fit réellement le saut de Leucade, ce fut donc vraisemblablement pour suivre les croyances de son temps. Quoi qu'il en soit, les pythagoriciens de Rome allégorisèrent la tradition et firent de Sap-

pho le symbole de l'initiation salvatrice. Délivrée du mal par son abandon à la volonté d'Apollon, la poétesse guide ceux qui cherchent à s'évader des chaînes de la matière par des métamorphoses qui transforment la vie et dont la dernière finira par l'éterniser. La grande amoureuse, éprise de Phaon (le brillant), devient l'âme humaine qui meurt pour renaître, libérée, au sein d'Apollon incorruptible.

Les études de Mario Meunier nous plongent dans une Méditerranée poétique, initiatique, métaphysique et mystique où se mêlent l'Orient et l'Occident. Cette culture méditerranéenne apparaît ainsi autrement plus complexe que certaines conceptions du génie grec. A côté des rationalistes, des sceptiques, des moralistes, des juristes et des rhéteurs, il y eut des sybilles et des pythonisses, des orphiques, des sectateurs, des mystères de Dionysos, d'Adonis, de Mithra, d'Attis (dont Salluste et Julien donnent une curieuse interprétation allégorique), des néoplatoniciens, des néopythagoriciens et des gnostiques(en attendant, au moyen âge, les Kabbalistes juifs et les çoufis musulmans). Tout cela, qui a grouillé et fermenté aux bords de cette cuve géante qu'est la *mare nostrum*, produit un mélange assez différent de la « latinité » conventionnelle.

Cette confusion un peu monstrueuse n'est d'ailleurs pas sans rappeler notre temps. Naguère un des Esseintes s'éprenait en esthète des auteurs de la « décadence ». Ce n'est pas un aspect morbide et d'évanescentes beautés que nous recherchons chez les écrivains des premiers siècles, mais plutôt une inquiétude mystique et un sentiment tragique de la vie de l'Esprit.

EMILE DERMENGHEM.

Chroniques

ANDRE GIDE OU « MONSIEUR » GIDE

L'adhésion d'André Gide au communisme (adhésion qui ne sera pas suivie d'une entrée dans les cadres du parti communiste) a fait bien des mécontents. Chez les amis catholiques de Gide, la déception a été vive : tout espoir de conversion était perdu. L'auteur des « Caves du vatican » *optait* pour l'enfer; option cette fois sans retour possible. Quant aux réactions du Parti communiste devant les déclarations si nettes d'André Gide, je ne les connais pas; se rendra-t-il compte de la valeur (et même de la *valeur de propagande*) d'une telle recrue?

. . . Je m'étonne que Jean Guehenno ait choisi le moment où l'esprit de Gide rend le son le plus humain pour l'attaquer avec une violence telle, que nous serons tentés de ne plus croire à sa sincérité lorsqu'il écrira, à la fin de son étude: « Mais le voici venu (Gide) à la religion de l'homme ».

« Il me semble dire Monsieur Gide pour les mêmes raisons qu'à un prêtre on dit Monsieur l'Abbé. » Monsieur Gide et non pas André Gide, un monsieur, non pas un homme: plutôt qu'esprit écrivain distingué. C'est la critique la plus dure qui se puisse formuler; elle les contient toutes, et l'ayant lâchée dès le début de son étude (exactement dès le titre de sa note), Guéhenno en pouvait rester là. Une telle affirmation, toute la vie de Gide s'inscrit contre et avec sa vie, ses idées, ses gestes, ses passions aussi. « J'ai peur d'aller jusqu'au bout de ma pensée, et cependant je ne peux vivre dans le compromis. » (André Gide, par Léon Pierre-Quint). Le compromis, cependant, un monsieur Gide y vivrait à l'aise : un monsieur Gide, jamais ne fera le tableau de ses passions — de ses vices, dit la société — pour donner à ses ennemis des armes.

André Gide, selon Guéhenno, a toujours joué un rôle : un « bourgeois » change de vêtement ou de masque; sa vie intérieure n'est faite que de ses changements de rôle. « J'ai appris de Nietzsche, dit encore Guéhenno, que les vraies pensées coûtent. Les pensées de monsieur Gide semblent trop souvent ne lui coû-

ter rien. » Qui a connu Gide, ami ou adversaire, affirme le contraire et affirme le contraire toute son œuvre : jeune huguenot qui part en quête de « nourritures terrestres », fils unique qui s'évade du *cercle* de famille, amant qui ne peut concilier la tendresse, l'amour et ses goûts sexuels, grand bourgeois en révolte contre sa classe, il n'est pas un seul de ses avatars qui ne lui coûte : pour changer, c'est-à-dire pour rester lui-même, il lui faut s'opposer à ceux qui l'aiment et qu'il aime; briser, ruiner des amitiés: autant que Nietzsche, il a eu ses Wagner. « On n'est jamais que dans le domaine de l'esprit. » Faut-il croire que, pour Guéhenno, il n'y a point de drames dans le domaine de l'esprit? Cependant, est-il autre chose qu'un accident, le drame qui ne bouleverse pas, en nous, la vie de l'esprit? Lisant Guéhenno, je crains parfois qu'il n'y ait de drames pour lui que ceux qui naissent de la misère: « Je songe à la *chance* d'un Rousseau, dit-il, qui n'eut qu'à se donner la peine de naître pour que le drame affluât en lui. Misères du corps, misères de l'âme, misères de la condition. » Mais précisément, Guéhenno, c'est parce que Gide n'a pas eu la *chance* de Rousseau (notre chance à nous aussi, n'est-ce pas?) que son destin aura été plus difficile, plus long son effort pour retrouver l'humain et si tardive son adhésion expresse à l'idée de Révolution, cette adhésion pour nous inéluctable dès la vingtième année. Echapper à la *sécurité* que lui offrait, que lui imposait son milieu, ce fut un des drames d'André Gide ; ne pas se laisser prendre au piège de la facilité : fortune ou succès. « Tu ne me feras pas croire, s'écriait ma vieille cousine, la baronne de Fenchères... tu ne me feras jamais croire que tu ne te tiendras pas à un genre, une fois que tu y auras réussi » (Si le grain ne meurt). L'opinion publique ne peut pas croire que le succès ou la fortune soient à charge à l'individu qu'ils ont élu : elle tient toute prête, pour les accabler, la jolie formule de l'ange et de la bête ; que soient faussés les rapports qui s'établissent entre l'*élu* et le reste de l'espèce humaine, elle ne voit là rien de dramatique. « Plus tard, écrit Léon Pierre-Quint, quand il se trouvera en face d'un camarade pauvre, il sera mal à l'aise et ne comprendra pas sa misère. » Bénéfice d'une enfance riche !

Destin à qui, difficilement, on échappe — quand on lui échappe. « La possession de l'autre monde est faite de renoncement à celui-ci », écrit Gide (« Un esprit non prévenu »). Il faut choisir entre la vie de l'esprit et la puissance temporelle, entre Dieu et Mammon, aime-t-on dire. Alors ? Que faire ? Philantropie, charité, autant de mensonges. Et Guehenno de conclure : « Le renoncement au monde est dans son cas comme une dernière pose qui lui fait une nouvelle publicité ». Cruel

dilemme : s'il *renonce*, c'est un souci de publicité qui le décide et son égoïsme, son avarice, s'il ne renonce pas. J'aime savoir, cependant, que Gide se détache de plus en plus des biens matériels ; ce désintéressement sans ostentation, c'est tout ce que l'on peut exiger des élus de la fortune : « Il s'est débarrassé des terres qui lui appartenaient, écrit Léon Pierre-Quint. Partout il campe. Il évite de se faire « servir ». Il n'aime pas, quand il est seul, s'offrir des commodités, dépenser pour lui. »

Le goût du confort, chez le révolutionnaire, m'est suspect. Rimbaud détestait l'hiver parce que « c'est la saison du confort. » Lénine dormait dans un petit lit de fer, à l'Institut Smolny.

... Le dernier reproche que Guehenno adresse à Gide, c'est celui de ne vouloir pas renoncer à Dieu. Et il étaie ce reproche d'un texte de Lénine. « Toute création de Dieu n'est que la complaisante contemplation de soi-même de la bourgeoisie stupide, du philistin fragile, du petit bourgeois rêveur, crachant sur lui-même, désespéré et las. » Je ne veux pas faire observer que ces paroles de Lénine étaient adressées à quelques militants de ce petit groupe bolchevik qui ne devait avoir qu'une pensée : « la conquête du pouvoir », pensée dont toute préoccupation d'éthique ne pouvait que le détourner ; je ne le veux pas, car elles s'adressent, *aussi*, à tout esprit révolutionnaire qui renonce aux vieilles idéologies. Guehenno soupçonne « monsieur » Gide de garder « l'espoir en Dieu », gardant cet espoir il sera, plus que jamais, « monsieur » Gide.

Soupçon fondé ? André Gide, malgré les conseils et les supplications, souvent, de ses amis catholiques (Claudel, Jammes, Ghéon) n'a *jamais* accepté le dogme catholique. Mais la figure spirituelle du Christ, son enseignement authentique, sa vie, ont toujours exercé sur lui une influence profonde: il est vrai que, depuis longtemps, il a cessé de considérer Jésus comme le fils de Dieu. Léon Pierre-Quint consacre tout un chapitre de son livre à nous montrer dans quel esprit Gide a lu l'Evangile. Non seulement Jésus n'est plus le fils de Dieu, mais ce qu'il exige de l'homme ce n'est plus la « conquête du ciel » mais bien la conquête de soi-même : « Le royaume de Dieu, dit le Christ, est au milieu de vous. » Premier pas vers l'athéisme, marche hésitante peut-être et qu'un nostalgique regret pourrait arrêter un jour ; attitude peu « léniniste » sans doute. Et Guehenno interroge : « Monsieur Gide, converti au communisme, l'est-il aussi au léninisme ? »

Laissons Gide répondre. Ses Pages de Journal, derniers textes de lui parus, représentent sans doute le dernier état de sa pensée. Qu'y trouvons-nous ?

« L'athéisme seul peut pacifier le monde. »

« Se débattre contre quoi ? dès que l'on tient l'homme et non Dieu pour responsable, l'on ne peut prendre son parti de rien. » (1931).

Peut-on appeler *foi* cette croyance panthéiste ? Il écrit : « Mais nous n'adorons pas le même Dieu. Et celui-là seul auquel je puisse croire, épars dans la nature, je leur accorde qu'il ne mérite pas le nom de Dieu. Ce n'est pas de la foi, pour être vu par nous, c'est de l'attention qu'il demande... »

Plus loin, il dit encore : «... rien ne doit être accepté que d'authentique et d'où tout mysticisme soit délogé. J'entends par « mysticisme » toute croyance aveugle ».

Affimant nettement son athéisme, après avoir affirmé sa volonté de Révolution, que reste-t-il de « Monsieur » Gide, chez André Gide enfin « venu à la religion de l'homme » ?

Victor CRASTRE.

LA POESIE

HISTOIRE SAINTE, par *Charles Plisnier* (Le Tambourin).

J'ai déjà eu l'occasion de signaler ici même le caractère parfaitement gratuit de l'inspiration de Charles Plisnier. *Prière aux mains coupées* nous révéla voici quelques mois un monde bouleversant de lave et de feu, de cailloux et de diamants, de laves et de sources. Je retrouve les mêmes étonnants prestiges dans ce « roman » où il n'est rien qui ne soit concret, rien qui ne s'impose avec une réalité toute humaine, où les stratagèmes de l'écrivain rivalisent avec les dons les plus précieux du cinéaste, la pratique des premiers plans, des angles singuliers de prise de vue, de ralentis qui s'effectuent selon un rythme synchrone à celui du cœur.

Raconter après les évangiles la plus merveilleuse aventure de l'humanité c'était une entreprise dangereuse entre toutes. Hérétique entre les hérétiques, Plisnier qui préfère Barrabas à Jésus réalise ce tour de force de ne pas imiter l'écriture sainte mais bien de se mettre dans la peau des simples qui la reçurent et la transmirent, message humain dicté par l'esprit et grâce auquel l'homme s'est transcendé en Dieu. Pour Plisnier, dernier en date des évangélistes apocryphes, Jésus et Barrabas sont les deux frères ennemis, symbolisent deux attitudes devant le créateur, représentent un effort également désespéré de haine et d'amour, de vie totale. L'intensité de leur passion seule les unit dans la même angoisse humaine. On songe à ce moment de l'éternité pressenti par Hugo, où Belial ne se distingue plus de

Jésus. Et Blake est là aussi qui approuve et Rimbaud qui recrée le paradis.

Une nuit dans l'histoire du monde. Dans un bar entre les rails, quelques hommes. Miracle des cartes. Jeux de la lumière sur les alcools. Aiguilles des phonos, des machines de manœuvre, longues aiguilles d'inquiétude. Toutes les bêtes du désir pelotonnées. Faire l'amour, faire la révolution, faire le paradis. Ce n'est point en images d'Epinal que l'on dira à ces hommes l'histoire sainte, celle de Dieu, celle des hommes, *leur* histoire et que chaque jour un homme revit, que chaque homme revit un jour. L'Inconnu parle, anarchiste, prophète, épave qui a roulé dans toutes les écumes, une soute de cargo le rejette en Syrie. Route de Jérusalem. Plus loin que la ville objctive (quel repaire d'irreligion cette Jérusalem en proie à cent églises, cachant le Saint Sépulcre sous une lèpre de pierres latino-gréco-arméniennes!) Mais une Jérusalem retrouvée, celle des rêves. « Cela est écrit, là où tu sentiras la terre battre comme une plaie fraîche, là sera le lien ». Du Calvaire, cette plaie du monde, l'Inconnu écoutera la « vraie bonne nouvelle ». Ce sera l'histoire de Barrabas, fils de Marie la prostituée.

A Jésus qui vient de loin et promet trop, s'oppose Barrabas « Partout, un garçon beau et parfumé méprisait le bonheur et disait qu'il n'est pas de ce monde ». Barrabas contre le paradis, Barrabas nietzchéen contre les hallucinés de l'arrière-monde, Barrabas qui veut apprendre aux hommes non pas à attendre leur salut mais à le faire, Barrabas contre les endormeurs, les religions, les anesthésies, Barrabas qui sait que la haine ne se distingue pas de l'amour.... Qu'on le lapide, diront les Juifs, qui veulent dormir; qu'on le crucifie, ajoute le Romain qui veille jalousement sur le sommeil de la Judée. Paraboles de Barrabas « Qu'ils mangent ce pain. Au centre il y a un fruit qui rend sauvage. »

Plisnier, je ne sais point si vous avez visité la Terre Sainte, mais comme ils l'attendaient plus que nulle autre contrée du monde ce message de Barrabas ces rocs brûlés, ces terres stériles, ces oliviers torturés, tant de fleuves, de cailloux et de mers mortes. Comme vous l'avez compris en vérité ce pays de tous les calvaires, de tous les mirages, où le sol même n'est que sang ou cendre, et tout cela sous un ciel sans pitié, pur, cruel comme une larme muée en diamant. Je revois en ce décor quelques hommes. A quelques siècles près la même histoire. Ceux qui se croient incrédules et qui sont les vrais disciples. Cet instituteur français qui lisait Marx à Jérusalem, louait une épouvantable Juive pour la posséder dans un bouge des remparts le soir du Vendredi Saint, qui disait « Dieu n'est pas » pour rêver en-

suite « Quand le Plan Quinquenal sera achevé » et qui pleurait presque à découvrir le printemps de Tibériade et la plaine de Galilée. J'entends Plisnier, cette grecque d'Egypte, avouer « Je ne peux pas communier parce que je suis une putain » tandis qu'elle brûlait devant une icône d'Eglise Syriaque le cierge pascal.

J'entends par un matin de cristal claquer les fusils mitrailleurs et les balles françaises siffler dans les rues de Damas. J'entends cet homme du 1er Etranger, rencontré sur la piste de Fadmour « Depuis dix sept ans à la Légion... il ne faut plus de guerre ». Je vois un photographe arménien au bord du fleuve Adonis, des villes, des femmes, des lacs factices entre les montagnes brûlées et je vois encore, comme dans votre livre, le printemps étoiler de Sannin ou l'Hermon. Car la Sulamite est proche, car, vous savez, Plisnier, que tant d'hommes de bonne volonté feront croître le grain de sénevé, que le salut s'approche comme un voleur et que viendra le moment où toutes les épines porteront des fleurs. La haine, forme transitoire de l'Amour.

AU VENT, par *Pierre Moussarie* (La bouteille à la mer).

Quelques ficelles unanimistes. Pittoresque plaqué. Titre qui vaut un programme: Autant en emporte le vent...

L'EPINGLEUR DE HAÏKAÏ. — PINCEMENTS DE CORDES, par *René Druart* (Le Pampre)

Mention très honorable. M. Druart aime les passe-temps difficiles et doit être un homme charmant. De jolies trouvailles :

Baies d'églantier.
Une épine
Pour chaque cœur.

Je voudrais avoir le loisir de parler plus longuement de ces deux recueils où à défaut d'humanité véritable je reconnais un très sincère effort d'écrivain. Mais qu'avons-nous à gagner à ces jeux d'éventail ? Il se peut qu'un certain parti-pris me rende injuste mais quitte à le répéter pour la millième fois, j'attends autre chose de la poésie. Les « artistes » auront tout intérêt à faire la connaissance de cette œuvre... mais l'homme ?

PASSERELLES, par *Charles Auwrey* (Editions de la Caravelle).

Poésie de mots, déplorablement inconsistante et d'une facilité toute féminine. C'est déjà un beau résultat que d'échapper

au ridicule car il n'y a pas de fausses notes dans ces stances tirées au cordeau. Charles-Auvrey mérite d'avoir un public: tous les « lettrés » qui aiment le travail honnête, la pensée incolore et l'art photographie de la réalité. Je fais ces observations sans acrimonie. Sur dix livres de vers que je reçois neuf ne méritent pas davantage. On se plaint que la poésie ne trouve point de lecteurs. Rien d'étonnant à cela, tous se croient obligés d'écrire et de nous donner des « erzatz » de nos différentes écoles littéraires. Et l'on s'étonnera après cela que certains répudient les vrais maîtres. Infortuné vers classique, sentimentalité du siècle dernier que de crimes on commet en votre nom. Là où il y eut du sang de simples taches d'encre et qui n'ont hélas pas l'excuse de rapporter à leurs auteurs.

DANS L'OMBRE DES CHÊNES, par *Marcel Chabot* (Messein).

Mêmes observations que ci-dessus. Les aggraver seulement Après M. Chabot... Hola ! Ces rimes ôtent au critique jusqu'à l'envie de faire de l'esprit.

SE SURPRENDRE MORTEL, par *Pierre Caminade* (Chantiers).

La poésie de Pierre Caminade est de celles pour qui j'avoue avoir toutes les faiblesses. Du seul fait sans doute d'y découvrir un homme non un auteur. J'en aime jusqu'aux imperfections, aux faux départs et certains échecs me touchent plus que bien des réussites. Affirmations monstres, unité de l'amour et de la connaissance :

Un rêve s'est fait jour à travers la vie
. . . .
Si je n'avais aucun geste à faire
que t'imaginer.

Une indigence d'images manifestement voulue afin de ne point distraire de la contemplation. Une grande simplicité d'expression qui fait songer aux meilleurs textes d'Eluard. Je reprocherai seulement à Pierre Caminade d'attacher une importance excessive à la disposition typographique, la poésie n'a rien à gagner à ces jeux. Pure comme le diamant, d'une pauvreté racinienne, cette expression demeure plus orale qu'écrite. On saura gré à un jeune poète d'atteindre à un dépouillement qui le sauve de toute littérature. Comme j'aime Caminade de consacrer deux poèmes à Greta Garbo et à Marlène Diétrich. Leur accent même à cette résonance lointaine et voilée que gardent les voix de ces passantes, les plus émouvantes passantes de la terre.

LYROMANCIE, par *Paul Dermée* (L'Esprit Nouveau).

M. Paul Dermée appartient à cette génération de 1917 qui, groupée autour d'Apollinaire, se préoccupait non pas de métaphysique comme le fit l'avant-garde issue de Dada, mais surtout de recréer une expression en rapport avec la sensibilité nouvelle. Emerveillement devant le machinisme qui depuis.... les vaines cymbales des futuristes. Que reste-t-il de tout cela si l'on excepte la voix si trouble, si émouvante du *mal aimé*, moderne Villon ? Tous ces poètes étaient d'une intelligence lucide à l'extrême, à commencer par Cocteau. Ce fut une étrange erreur de la poésie de cette période que de s'allier à une peinture intellectuelle par essence, le cubisme. Tant de cartésiens qui s'ignoraient recherchaient les lois du miracle, le mécanisme de l'inspiration. Dada fut une explosion salutaire et de cette machine infernale qui a fait long feu le surréalisme devait en vain chercher à reconstituer les détonants.

Une véritable revue de cimetière. Cocteau, un cadavre. Tzara, un cadavre. Au demeurant les esprits les plus subtils du monde et en définitive le néant. Cette critique rétrospective est une des entreprises les plus désolantes qui soit. Des plus décevantes aussi, car nous sommes trop proches de cette faillite pour en déceler les causes : trop de bonne volonté sans doute, trop d'intelligence. Une raison de plus pour désespérer de l'écriture.

Les axiomes de M. Paul Dermée ont une allure dogmatique à la Blake, allure que justifient mal des réalisations trop statiques, des poèmes cristallisés, trop objectifs qui sont davantages des produits de l'intelligence, que des temps d'une activité spirituelle. La poésie de ces dernières années nous a habitués à d'autres exigences.

Je comprends toutefois, si éloignées soient-elles des miennes, les préoccupations de Paul Dermée. Une volonté constante d'intellectualiser l'inconscient, d'utiliser l'inspiration comme une méthode scientifique. Les images prennent figure d'expérience, sont des aspects individuels de vérités générales et par là demeurent poétiques sans rien perdre de ce caractère de gratuité, de prophétie que l'auteur entend donner à son œuvre.

Si les intentions de ce livre me paraissent contestables, je ne veux point pour cela passer sous silence les qualités d'une expression généralement dense, presque palpable:

Les seins poussent plus vite fillette que les cils
Les Alpes qui sont encore des montagnes fraîches
Sortiront lentement du sol comme des dents
Vous ne voyez donc pas que chaque jour l'Océan se déplace.

C'est là un ton incontestablement personnel et qui, je ne sais trop pourquoi, me fait songer à Lucrèce. Que de tels rapprochements, même injustifiés, soient possibles c'est assez dire la valeur objective de l'inspiration de Dermée.

Un certain sens de la grandeur. Un effort émouvant, malgré son impassibilité apparente, pour créer un monde intellectuel :

Pan de ciel fauve en esclavage
Ne nous y mirer point ô chiens
Dont les yeux sont tournés vers la terre.

Pourquoi faut-il que chez M. Dermée le souci de l'évasion demeure toujours si volontaire? Les illustrations de P. L. Flouquet, dessins de poète, révèlent les mêmes préoccupations. Un merveilleux à la Wells. C'est encore l'intelligence qui prime. J'aimerais plus de confiance dans les possibilités de l'inspiration, et pour tout dire, moins de déclarations et plus d'innocence.

Léon-Gabriel GROS.

LES LIVRES

LE CLAVECIN DE DIDEROT, par *René Crevel* (Editions surréalistes).

Un pamphlet virulent écrit d'une encre terriblement acide ; débat intellectuel où le rire infernal de l'auteur souligne les coups de masse dialectiques. De l'argument massue à l'argument coup d'épingle, un véritable jeu de massacre où M. Crevel fait mouche chaque fois, culbutant dans un beau désordre les fantoches tabous et sacro-saints que l'on vénère dans ces acropoles de carton qui ont nom l'humanisme classique, l'individualisme bourgeois, la république des professeurs, constructions que les naïfs croient imités d'Athènes, mais qui s'érigent en fait sous les totems barbouillés de sang de la société capitaliste. Ce texte extraordinairement vivant écrit dans une langue à la fois précise et truculente, constitue un exposé parfaitement accessible de la thèse surréaliste, en justifie les fondements logiques, en montre la portée révolutionnaire tant dans le domaine des idées que dans celui des applications pratiques. Il convient donc, quitte à ne point l'accepter entièrement, d'en dégager les idées essentielles, celles qui nous semblent relever de ce monisme que les surréalistes entendent à leur façon mais qui nous parait autant qu'à eux-mêmes la seule attitude propre, l'aboutissement légitime de la pensée.

Crevel part d'une phrase connue de « *L'Entretien avec D'Alembert* » où Diderot qui fut le plus avancé des encyclopédistes

résume, plus radicales encore que celles de Condillac, ses conceptions sensualistes.

« *Supposez un clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites moi s'il ne répètera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches? Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui les environne et qui se pincent souvent elles-mêmes.* » Il sera aisé à Crevel d'opposer l'humanisme classique des sorbonnards mutilateurs de l'unité humaine à l'humanisme tout court. De cette conception dualiste que Bergson à la suite des pragmatistes cherchera vainement à excuser au nom de l'unité pratique, Crevel dégage les fondements de l'individualisme bourgeois où il voit l'origine de cette tare de notre temps, la spécialisation. « *Des langues anciennes à la maladie et à la mort en passant par la littérature, l'art, l'inquiétude, les bars, les fumeries et les divers comptoirs d'échantillonnages sexuels, jusqu'ici pour qui voulait faire son chemin il s'agissait de se spécialiser, c'est-à-dire, sur toute carte de visite réelle ou idéale d'annoncer à la suite de son nom, une virtuosité particulière.* » Entrainé par son argumentation Crevel qui dénonce à juste titre la confusion trop exploitée de la mystique et de la religion commet, après tant d'autres, l'erreur primaire de refuser au phénomène religieux toute espèce de sincérité; c'est au prix d'une tactique sans doute inévitable faire bon marché de la probité intellectuelle. Si, au nom d'une certaine politique conservatrice, des hommes d'état, eux-mêmes incroyants, ont prétendu faire de la religion l'« opium du peuple » c'est à mon avis se montrer aussi bassement opportuniste que de vouloir retourner ce même argument utilitaire contre le fait incontestablement humain de l'expérience religieuse. En ce sens, les variations de Crevel sur les évangiles et son interprétation freudienne de la vie de Jésus relèvent de cette scolastique sexualiste dont les outrances qui nous échappent encore, marqueront un jour la pensée de notre temps. Croire à une vérité objective, quand bien même cette vérité s'appelle la psychanalyse, c'est encore adopter une attitude conservatrice, se défier de la vie. C'est aussi bien la tare des marxistes sitôt qu'ils se mêlent de discuter de religion. Que Dieu soit l'immobile; cela est aussi vrai pour M. Breton que pour le bondieusard marmotteur de prières, mais pour ceux qui le vivent et participent à sa grâce il est l'essence même de la vie. Toute vérité est immobile qui n'est pas intégrée et il est aisé de montrer l'inanité de tout concept pour peu qu'on le considère du dehors, qu'on le prive arbitrairement de tout contact avec le devenir humain.

Dans le même ordre d'idées, Crevel dénonce le principe fon-

damental de la morale française « Un sou est un sou » et souligne cette manie de l'épargne, de l'économie, de la possession dans tout système de pensée qui divise en catégories l'unité de l'esprit. Ainsi d'ailleurs est rendue inoffensive l'activité spirituelle et s'instaure une opposition factice et de tout repos entre la pensée et la pratique, attitude prudente, et paresseuse de tous les clercs universitaires et autres prébendés par la bourgeoisie. Uniquement soucieuse de chaires et de bénéfices, la prétendue église des intellectuels sert la puissance séculière tandis que les purs se livrent dans le désert ou perchés sur leurs tours d'ivoire à une vaine contemplation de leur nombril. C'est avec raison que Crevel cite Marx. « *C'est dans la pratique que l'homme doit démontrer la véracité, c'est-à-dire la réalité, la puissance, l'en deça de sa pensée.* » Thèse révolutionnaire placée sous l'autorité du père le plus souvent cité de l'église surréaliste, mais dont on peut trouver l'équivalent dans la bonne vieille phrase : « Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur... » Préparer l'avènement du royaume de Marx demeure l'aboutissement naturel, la fin et la justification de toute activité intellectuelle. Il n'y a rien à objecter à cela si l'on se place sur le plan de Crevel, tout argument contraire trouvant son origine dans cet individualisme où l'on veut voir le signe même de la mentalité bourgeoise. Après le nouveau Testament, l'Ancien qui évidemment le préfigure est Crevel de faire donner Hegel pour justifier les recherches poétiques du groupe : « *Le vrai est le délire bachique dans lequel il n'y a aucun des composants qui ne soit ivre et puisque chacun des composants en se mettant à l'écart des autres se dissout immédiatement ce délire est également simple et transparent.* » Activité surréaliste égale donc activité de connaissance, activité de pensée que l'adhésion au marxisme doit faire passer dans la pratique. Ainsi le surréalisme sert à sa manière le matérialisme.

Crevel conclut en exprimant une crainte: « *Que soit grâce aux efforts et recherches d'un petit nombre, levé ce que Breton appelait le terrible interdit, de quoi cela servira-t-il... si tout au long des avenues qui se prétendent modernes poussent des gratte-ciels scolastiques* ». Nous n'aurions pas exprimé autrement les craintes que nous fait éprouver l'orientation de l'activité surréaliste. Autant nous semblait nécessaire la vigoureuse critique des premières années, autant nous paraît dangereux un conformisme croissant à l'égard de doctrines qui pour révolutionnaires qu'elles soient ne se proposent pas moins pour but l'instauration d'un ordre qui tout en étant préférable à l'ordre actuel n'aura jamais que de très imparfaits rapports avec l'ordre humain.

LÉON-GABRIEL GROS.

GOGOL, par *Boris de Schloezer* (Plon, édit.)

L'existence de nos semblables nous semble terriblement dénuée d'intérêt, misérable, irritante et sordide et voilà que, tout à coup, nous nous jetons sur leurs cadavres dès qu'ils ont cessé, par leur présence, de gêner leur propre biographie. Il faut être mort pour pouvoir fournir le tissu extravagant dont on fait le roman et il est surprenant de voir avec quelle imprévoyance la plupart des gens donnent froidement dans le piège. On meurt donc *à ce qui est* et de ce qui *n'est pas* se met à pousser une étrange arborescence, une légende, que bientôt le temps, le secours d'événements imprévus, la patine que sais-je, réduiront lentement et avec usure, à une sorte de réel pauvre et dépoli.

Très souvent, le futur « sujet », semble pressé de mourir, il hâte dès son vivant, l'heure de sa mort, en s'offrant comme mannequin à ses futurs biographes, soucieux de leur fournir avant tout, une matière première abondante et délicatement relevée. C'est si pauvre, une vie d'homme ! Parfois même il arrive qu'une vie soit assez pleine, mais que l'événement se fasse attendre à qui revient la charge de donner une signification axiale à l'ensemble. Il arrive aussi que l'événement attendu vienne et bouleverse tout ; il ne coûte à l'artiste que la perte de son génie. Une vie « romancée » qu'est-ce que cela peut vouloir dire, si ce n'est qu'à l'analyse, la somme des actes vécus d'un être exceptionnel, n'offre pas suffisamment de choses mouvantes, émouvantes, susceptibles de toucher un autre homme ? *Romancer* une vie, c'est porter un terrible jugement sur cette vie, c'est la déclarer ennuyeuse, stupide, prétentieuse, bavarde : elle ne pourra, sans maquillage, voire sans intervention de la chirurgie esthétique, sortir décemment dans le monde.

Cependant il reste aussi les vies qu'on ne peut même pas « romancer ». Telle vie d'homme « illustre » se trouve être plus vide qu'une église désaffectée, ou qu'une maison dont on vient de déménager. On a beau poser *a priori* que dans une vie que le génie a choisi de hanter, il a dû se passer quelque chose ; il ne s'est rien passé du tout ; le passage de l'esprit n'a pas laissé d'empreintes, le cyclone n'a rien ravagé. Une telle sensation de néant est plus propre qu'aucune chose à nous donner le vertige ; ce vide nous prend à la gorge ; il nous donne la nausée ; mais il désigne les joints de la pensée et de l'acte, il trahit je ne sais quelle pitié profonde, il la dénonce ! Pourquoi, quel intérêt cet homme *considérable* avait-il à mettre des gants, à essuyer ses traces, à s'empêcher de vivre, de résonner, d'exploser ? Mais voilà un bon début, certes, de biographie romancée. Non, il faut l'avouer, ce diamant qui écorche toutes les matières qu'il touche n'a pas laissé la moindre égratignure

sur le doigt qui l'a porté. Comment faire pour insérer ce diamant, dans le Rien ? Eviter ce discontinu qui jette un terrible discrédit tant sur le corps qui semble privé de vue, que sur l'esprit qui avoue manquer d'un corps ? Ce trou béant, cette absence, nul ne pourra la romancer. Je pense que c'est à cause de l'ingratitude du « sujet », autant que par scrupule et honnêteté professionnels, que M. Boris de Schloezer s'est abstenu de se livrer à cette sale opération, en prenant pour thème de son livre, la vie de Nicolas Gogol.

M. de Schloezer est un esprit honnête, laborieux, consciencieux ; rien ne pouvait être dit sur Gogol qui fut plus juste, plus pénétrant, plus exact. Et cependant, plus on avance dans son livre, plus on se rend à l'évidence que l'intérêt biographique qu'il présente, est nul. Il faut arriver à la fin de la vie de Gogol — donc vers la fin du livre — pour assister enfin à cette mise en demeure soudaine, imprévisible, qui donne une sorte de croc-en-jambe au Gogol automatique, que vous avez vu évoluer jusque-là. Pour la première fois de sa vie, le démon ignoré de Gogol, qui le conseille et qui le presse, consent à descendre dans le monde de l'Evénement, trouble cette inaltérable médiocrité, devient acte. Et Gogol jette au feu le manuscrit inachevé du second tome des *Ames Mortes*, le meilleur de son œuvre, pour une raison qui lui échappe, qui lui ment, mais qui le laisse aux approches de la mort entièrement perdu et désarmé.

Ce génie énorme, ce géant, apparaît dans sa biographie, gauche, prétentieux, écrivant des lettres déclamatoires, d'une vacuité à faire peur ; ce terrible humoriste a l'air stupide et ridicule ; cette âme étrange vous a l'air d'un vilain jouet d'enfant ! Sur le plan des faits du XIXe siècle, historiques, familiers, nationaux, anecdotiques, Gogol ne s'est pas donné la peine de pousser un seul pion sur l'échiquier. Il n'a débauché aucune vertu, suscité aucune passion, eu aucune folie, jamais été en prison, été l'objet du moindre scandale. Et cependant cet homme étrangement raisonnable, prétend s'être mis lui-même dans le *Revizor*, comme dans les fantoches dérisoires et sordides de ses *Ames Mortes*. Il communique aux hommes un terrible tremblement et celui-ci n'ose toucher à un seul de ses cheveux. Et l'on se demande : « Gogol était-il absent de Gogol ? Est-ce à cette *absence* que l'autre Gogol, l'écrivain, doit sa fortune ? l'énorme consommation de son génie avait-elle réduit au strict minimum ses disponibilités vitales, avait-elle aplati sa vocation de vivre, sa vocation biographique ?

Absence ! ce mot caractérise parfaitement cette vie d'écrivain connu pour avoir été toute sa vie un chaste. Jamais l'amour physique, jamais l'amour passionnel, ne le troublèrent. Je n'ai-

me pas beaucoup l'immixtion de la psychanalyse dans la vie du génie; pour une fois peut-être, elle n'eût pas été de trop.

A l'encontre de tant de biographies qui font *riche*, ce dénûment inexplicable nous plonge dans la stupeur. Il fallait l'immense amour de Boris de Schloezer pour Gogol, pour arriver à prendre au sérieux ces terrains vagues et à en dresser le plan. Avec lui on entre dans cette vie désespérément quelconque avec un malaise et un sentiment presque panique. Il y a là une sorte de fétichisme, une foi extravagante dans la signification des actes matériels d'un génie qui s'est obstinément refusé de vivre. Le guide a beau être éloquent et fin et habile, il ne peut nous cacher la pauvreté navrante de cette vie dont on ne sait qu'une chose : qu'elle abrita une pensée mystérieusement têtue, venue à l'acte une seule fois et cette fois-là justement pour dénoncer l'absurdité de cette pensée même !

Ici la biographie rejoint l'œuvre, le mort rejoint le vivant, mais ce n'est que pour se détruire — enfin ! Une telle biographie avec ce qu'elle dit et ce qu'elle suggère est propre, plus qu'aucune autre, à décourager l'homme de rien vouloir comprendre à l'homme. Ce serait la fin d'un genre, si on y voulait réfléchir seulement cinq minutes...

Benjamin FONDANE.

LE MONDE SANS AME, par *Daniel-Rops* (Plon).

« Adieu à une inquiétude », c'est sur ces mots que s'ouvre le nouvel ouvrage de M. Daniel-Rops, consacré précisément à une autre forme, plus actuelle, d'inquiétude. Le second chapitre de ce livre est du reste suffisamment significatif puisque, contredisant le premier, il s'intitule l'*Epoque du désarroi*. Désarroi, inquiétude. On ne voit pas bien la différence.

Il s'agit toutefois ici du drame très réel qui met aux prises l'homme avec la machine. Le règne de celle-ci, préparé et de longue date désiré par celui-là, est en voie d'avènement et il est évidemment légitime de se demander si l'acceptation du machinisme comme règle et mesure de civilisation ne va pas avoir pour conséquence d'éliminer de la surface de notre globe toute forme d'activité spirituelle. Qu'un culte exagéré de la machine puisse aboutir à des excès, qui serait assez fou pour le nier ? Mais que ces excès puissent sérieusement mettre en péril une civilisation comme la nôtre dont on peut évaluer le degré de résistance aux assauts de toutes sortes qu'elle a déjà eu à subir et dont elle est chaque fois sortie victorieuse, — je ne le pense pas. Je ne puis croire sérieusement à un tel danger et les prédictions, où le pessimisme le dispute à la grandiloquence, d'un

Duhamel, basées, d'ailleurs, sur des témoignages qui ne sont pas toujours convaincants, m'ont toujours fait sourire. Les abattoirs de Chicago, la musique enregistrée, les voyages à crédit, le jazz, le cinéma, la T. S. F. (ou téhéssef), les trains Pullman, que sais-je encore ? — enfin bref tout cela (le bon et le mauvais), qui aux yeux de Duhamel constitue des signes irréfutables de la progressive déchéance de l'humanité et de son retour à une barbarie en métal et en ciment armé, ne m'a jamais paru digne d'être retenu.

M. Daniel-Rops, heureusement, a recours à des arguments plus solides et susceptibles d'un meilleur crédit. Certains d'entre eux sont particulièrement bien venus et frappent par un caractère d'incontestable justesse. Animé d'un constant souci d'impartialité dans la présentation de ses vues et pour lequel il doit être loué, l'auteur analyse fort pertinemment et souvent même avec une réelle perspicacité les causes essentielles du mal. (Je crois, toutefois, contrairement à lui, que la guerre de 1914 a joué un rôle capital dans la naissance de la crise). Mais le culte de la machine, où succombent actuellement tant de nos contemporains ne constitue peut-être qu'une passagère idôlatrie. Peu à peu, une révision des valeurs s'opèrera, la machine sera remise à son rang, lequel n'a rien de divin, on n'en verra plus que le caractère utilitaire et l'esprit (ou l'âme, pour parler comme M. Daniel-Rops) sortira une fois de plus sain et sauf de l'aventure. Paris pourra avoir un jour l'aspect d'une cité américaine et les buildings pourront s'y entasser, où des familles laborieuses, enfin logées confortablement et hygiéniquement, auront loisir d'entendre, sans fatigue et sans bourse délier, des concerts qui leur sont jusqu'ici interdits, à cause du prix coûteux des places. Mais dans ces buildings, la pensée humaine pourra tout aussi bien s'éveiller et vivre et frémir et créer des œuvres toutes spirituelles, un sky-scraper n'est pas nécessairement la condamnation d'un nouveau Racine, d'un nouveau Bach, d'un nouveau Manet.

Aussi les conclusions auxquelles aboutit M. Daniel-Rops nous semblent-elles tendancieuses. A notre sens, point n'est besoin, pour échapper à une barbarie dont la venue demeure, du reste, problématique, d'un retour à une foi religieuse (surtout sous la forme où l'envisage notre auteur) qui s'est elle-même depuis longtemps condamnée, qu'on essaye présentement de faire revivre artificiellement et qui n'aurait pour plus sûr résultat que de nous rejeter dans un univers d'ombre et de ténèbres où nous achèverions de nous perdre à jamais. Il n'y a vraiment aucune nécessité à revenir, sous quelque prétexte que ce soit, à Dieu, même à un Dieu adroitement travesti et prêt à toutes ces com-

plaisances où veulent l'entraîner certains zélateurs qui ne sont pas toujours absolument désintéressés.

GEORGES PETIT.

UN BARBARE EN ASIE, par *Henry Michaux* (N. R. F.)

Un deuxième « voyage » de Michaux. Plus concentré, moins *tagebuch* que Ecuador, mais aussi moins lyrique. Des notes, des réflexions, des analyses, des essais. Le Barbare va des Indes à Ceylan, puis en Chine, au Japon, chez les Malais. Les notes révèlent un homme qui a su voyager qui a su voir et qui, chose rare, a obtenu qu'on lui parle : quelques réponses admirables, éparses dans le livre, révèlent une adresse peu commune dans l'art d'interroger.

L'Inde a longuement arrêté Michaux. Une impression de vérité, ou mieux, d'évidence, se dégage du récit. Aucun pédantisme dans les extraits de textes sanscrits insérés ça et là, amenés simplement, comme un prolongement de la pensée de l'auteur. Michaux s'occupe de religion, d'ethnographie, de sociologie, de folklore, de zoologie, voire de musicologie (ses descriptions d'instruments sont remarquables, et il touche aux choses de la musique en évitant soigneusement chacune des bourdes chères aux littérateurs) sans que jamais ces vocables soient suggérés : le livre est exempt de tout pédantisme, et de cette manie discursive qui rend intolérable la plupart des relations de voyage. Il ne cherche pas à nous apprendre quelque chose, il ne se livre pas à la parade du montreur de mangeur d'hommes. Mais — et ce sera le tour de force de cette œuvre singulière — elle nous donne l'impression de la réalité, à travers la vision la plus personnelle, la plus déliée. La sensibilité spéciale de Michaux lui permet de percevoir, de pressentir, il hume, il flaire, il palpe, il comprend par des opérations immédiates. Si proche de son sujet que parfois une sorte d'attendrissement le gagne, qui se révèle dans un humour charmant, un sourire, narquois parce qu'il le faut bien et que, après tout on écrit pour des Européens.

Un style essentiellement direct. Sans familiarité, malgré ses tournures agressives, cette manière de prendre le lecteur à partie, en lui parlant avec impudence — Michaux, le plus souvent aussi se parle — expressions boulevardières, formes brutales ou cocasses, où l'on sent l'improvisation et ces mots drôles qui supposent toujours l'interlocuteur. Et, d'autre part, des phrases admirables de balancement, aux termes longuement choisis, précises et subtiles, s'attachant aux choses les moins accessibles, — (voyez ce « oui en col de cygne et mal dépris encore de la négation »). Les descriptions, rares, participent de cette palpation, cette vision du bout des doigts (cette prodigieuse définition du

Chinois »... quelque chose d'ivre et de mou : une sorte de couenne entre le monde et lui, et il déteste l'eau). Il y a quelque « morceaux » magnifiques, l'Alcazar de Grenade ou le Taj Mahal, et cette description des différentes langues, des chants, des poissons de l'aquarium indou, où nous avons reconnu le Michaux expérimental, tenace et ingénieux, qui, au Jardin zoologique d'Anvers était parvenu à établir un surprenant colloque avec les singes.

Mais le voyageur est passé maître dans l'art de définir. (« *Entre l'Hindou et l'Européen, la différence est comme entre le silence et le point d'orgue* ») et quelquefois par un seul mot « *Le Chinois est un peuple profondément* « *Pilate* ». Il a, à vrai dire, une telle aptitude au raccourci que certaines choses apparaissent comme oiseuses, ou répétées, alors qu'elles sont simplement impliquées dans des déclarations antérieures. Il y a pourtant certaines redites, inévitables puisque l'écrivain ne suit que sa pensée et l'ordre de ses associations. Çà et là des choses hâtives, insuffisamment revues, des naïvetés ? cette manière doctorale de souligner *Bruxelles, Ghandi, Notre-Dame de Paris* et *Sainte Lydwine de Schiedam* — et une certaine insistance dans une forme qui, pour être indiscutablement celle de Michaux, ne risque pas moins de devenir sa formule. Mais cela n'entame en rien la valeur de l'ouvrage, qui nous donne à tout instant l'impression que l'on retrouve des choses que l'on savait vaguement, que l'on aurait horreur de réapprendre, des choses qui, ici, ne sont qu'autant de propositions, du « passant aux yeux naïfs » lequel par on ne sait quelle opération fait comprendre enfin, ou sans devoir l' « expliquer », l'antinomie entre l'arabe et l'hindou, le charme du sourire jaune, ou le timbre inouï de la grande trompette thibétaine.

Hermann CLOSSON.

PIERRE VOLONTÉ, par *Lotus de Païni*. (Paris, Editions Leymarie).

Les conditions particulièrement défavorables faites en France, à toute édition de choses sérieuses et belles n'ont pas permis à Madame Lotus de Païni de présenter méthodiquement les trois volumes de la trilogie dont elle publie aujourd'hui le troisième. Je pense qu'avec un peu de bonne volonté et d'intuition, on peut comprendre ce livre, mais pour en mesurer l'ample conception, la profondeur, l'extraordinaire nouveauté, il est certes préférable d'avoir pris connaissance auparavant des deux œuvres qui l'ont précédé : *Les trois totémisations* (Chacornac) et *La Magie et le Mystère de la Femme* (Editions du Loup).

Le lecteur moyen, qui pour la première fois aborde un livre de Mme de Païni éprouve une surprise qui va jusqu'à la sensation du dépaysement. C'est que rien ici n'est fait pour confirmer les points de vue habituels de notre culture littéraire ou philosophique. Tous ces petits compartiments sont bousculés avec une souveraine indifférence, et l'air des grands lointains pénètre, un air qui vient de l'infini du temps, un air cosmique. Pour Mme de Païni (comme pour l'enseignement occulte (1), l'homme est d'une antiquité fabuleuse et il n'a pas toujours été ce qu'il paraît. Il a évolué. Il a évolué d'une manière qui bouleverse toutes nos notions. Sa *forme* même n'a pas toujours été ce que nous la voyons. Son psychisme non plus. *Tout en lui a été obtenu.* Et obtenu par lui-même : au cours d'âges infinis, au prix de sacrifices représentant une volonté terrible. Littéralement, l'homme est une création de la magie. Et les trois totems : la plante, l'animal, la pierre (dont les variétés innombrables se retrouvent encore dans les idolatries des primitifs) symbolisent, ou plus exactement matérialisent les principes successifs dont il fallut, au cours des millénaires, imprimer l'énergie dans la primitive substance éthérique, vogue, indifférente qui fut la conscience de l'homme à l'aurore du Cosmos.

Tout cela peut paraître un grand rêve, une conception d'autant plus indiscutable que gratuite. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que Mme de Païni le prouve. Par de très nombreux arguments. Les plus convaincants, à mon sens, sont ceux qu'elle emprunte au folk-lore des tribus primitives : africaines ou océaniennes. Là, les rites, complètement indemnes de toute interprétation métaphysique, ont gardé leur sens et leur efficacité. Presque tous sanglants encore, ils signifient, ils *sont* des mutilations, des déviations de tel ou tel organe, de tel ou tel centre nerveux, occulte, etc. Dans les religions plus évoluées, on les retrouve, ces rites, moins brutaux certes, plus allusifs, mais ce sont les mêmes. Et quand une fois on a compris cela, c'est une pensée qui ne peut plus sortir de l'esprit. L'histoire de l'homme, son histoire véritable, apparaît dans son ampleur formidable, comme ce qu'elle est en réalité : un travail de la magie éducative pour centrer la conscience d'abord éparse ; et ensuite *travailler* les facultés féminines (matriarcat) et masculines (nos civilisations actuelles).

Mais je ne connais rien de plus saisissant que l'accumulation des faits de totémisation découverts chez les primitifs par Mme de Païni dans les livres purement scientifiques ou dans

---

(1) Mais Elle y apporte des vérifications positives, un ensemble de preuves scientifiques et c'est là son originalité.

ses propres voyages. Nous nous trouvons soudain en présence de foules, extrêmement nombreuses, d'êtres pour qui la religion est une réalité, d'êtres qui *vivent* vraiment la pierre, la plante, l'animal-totem, qui au prix de leur chair, de leur sang offerts au couteau sacerdotal, incrustent dans leur conscience des éléments nouveaux, générateurs de nouvelles directions psychiques. Il faut admirer Mme de Païni d'avoir consacré les plus belles années de sa vie aux recherches qui lui ont permis d'écrire un tel ouvrage.

Pour ce qui concerne *Pierre Volonté* qui constitue le couronnement de l'œuvre, il nous explique comment, après avoir organisé le monde pendant de nombreux siècles, le Matriarcat (totem de la plante), ayant joué son rôle, dut céder la place à la puissance masculine (totem de la pierre). La Pierre représente la Volonté et le Moi. Le squelette en est la correspondance dans le corps humain. Et c'est le moment où la magie éducative touche aux os, s'occupe de re-former le crâne. Mme de Païni nous révèle à ce sujet des choses extraordinaires.

Sous sa plume, le fatras des folk-loristes s'anime. Toutes ces coutumes, ces rites qui ont un air absurde jusqu'à la folie, et qu'ils rapportent sans les comprendre, elle en montre le sens secret, l'intention. Alors nous jugeons le peu que valent nos civilisations orgueilleuses en face de cet immense effort, portant sur des millions d'années, pour former cette puissance sans laquelle rien n'était possible : la conscience humaine.

Francis de MIOMANDRE.

L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE ET LE RÈGNE DE L'ESPRIT, par *Th. Darel*. (Editions de la Revue Mondiale).

Mme Darel, qui a dirigé avec tant de courage et de ferveur la revue « Vers l'Unité » et publié de nombreux ouvrages sur les sciences psychologiques, psychiques, sociologiques ou mystiques, donne aujourd'hui un livre de synthèse qui entend ne se laisser dominer par aucune idée préconçue, mais se présente comme le résultat d'une expérience vécue. L'auteur a eu le mérite d'éviter la plupart des écueils qui se rencontrent dans ce genre de recherches. Il n'en est que plus intéressant de voir certaines de ses conceptions rejoindre des idées traditionnelles, sur l'homme spirituel, par exemple, se rapprocher de l'homme parfait des çoufis musulmans. Tant il est vrai que toute expérience profonde tend par nature à l'universalisme. Mme Darel fait parfois penser à Bergson. Elle voit dans le phénomène même de la « pensée cristallisée, fixée par une résistance ». Elle pense qu'à certaines périodes cosmiques la matière et l'esprit tendent

à se rejoindre et que notre époque semble être « une fin qui appelle un recommencement ».

E. D.

CAPITALISME ET SEXUALITÉ, par *R. et G. Allendy* (Denoël et Steele).

Ce livre est susceptible d'une action, sans doute déjà commencée, puisque sa parution est loin d'être récente. C'est en tant que tel, naturellement, qu'il doit être jugé. Cette action, bienfaisante, ne risque peut-être pas d'être limitée par de relativement peu gênantes imperfections formelles, mais peut être altérée du fait d'une certaine inadvertance des auteurs : ceux-ci, dans leur évocation des instincts dont l'individualisme économique, restreint les chances de découverte et d'expression, entrave l'évolution complète, semblent attribuer à ces instincts des valeurs morales différentes, selon leur place entre la possessivité et l'oblativité. Sans doute, ils rappellent, par ailleurs l'identité de nature des tendances humaines. Mais victimes de l'habitude de classer, de superposer, qu'engendre la vulgarisation, ils ne précisent pas suffisamment que l'acte de captation le plus élémentaire, et le plus rare, le plus absolu don de soi, tendent à réaliser, par un même effacement de distances, un même état. Or, il n'est peut-être pas entièrement dépourvu d'intérêt pratique que les hommes non seulement refusent leur crédit à une hiérarchie supposant quelque présidence transcendante, mais encore cessent, en partant d'une réaction subjective, unilatérale, pour nommer un fait réel intrinsèquement bas ou élevé, de lui attribuer des qualités qui risquent d'en voiler l'évidence. En l'occurrence, quand, au delà du simple soupçon, ils sauront que le véritable inconvénient des subsistances névrotiques est, non pas d'abaisser un être, mais, en le rendant inapte aux adaptations que le temps exige de lui, de le priver de *bonheur* ; ils seront un peu plus prêts à tenter, sans trop de maladresses et sans aucune honte, de réaliser ce bonheur ; c'est-à-dire à détruire un régime social dont la fécondité la plus authentique est celle avec laquelle il produit, chez tous: prolétaires, bourgeois, intellectuels, femmes, parents, enfants, des *malheurs* en sacrifiant chaque jour à sa conservation d'innombrables aspirations affectives.

R. et G. Allendy s'exposent à un autre reproche, lorsqu'ils représentent le soutien apporté au capitalisme par le christianisme comme le fait d'une déviation de cette dernière discipline, et presque un accident : une métaphysique qui travestit la mort en même temps qu'elle la surestime, n'est-elle pas encore impuissante à équilibrer les activités conservatrices, partant, ne favo-

rise-t-elle pas leur exercice aveugle, celui-même dont l'active anarchie bourgeoise offre le spectacle ? A vrai dire, ce qui rapproche partiellement les premiers chrétiens des autres révolutionnaires, est sans doute nécessairement commun à tous les introducteurs de changements importants.

Il me reste à dire que ce livre, écrit par un homme dont la curiosité fervente, la générosité, l'esprit de synthèse, la conception cohérente de l'homme, sont éminemment sympathiques, en même temps qu'il dénonce dans le capitalisme un facteur de névroses, désigne assez nettement comme remède la généralisation de ce régime où l'instinct social, enfin dégagé de toute avidité personnelle, préfère un bon fonctionnement de l'univers, où l'affectivité individuelle cesse d'être victime des inhibitions intérieures et extérieures nées d'un idéalisme fallacieux, où les hommes, à forces de réalisations, de restitutions déterminées, acquièrent sur tous les plans la puissance et la liberté, et s'affranchissent de la peur.

Jean CATESSON.

PSYCHOLOGIE PATHOLOGIQUE DU SUICIDE, par le *Dr F. Achille-Delmas* (Alcan).

Ce livre intéresse tout particulièrement les écrivains. Le Dr Achille-Delmas y réfute d'abord la théorie sociologique du suicide soutenue spécialement par Durkeim dans son célèbre ouvrage, et met en pièces les arguments tirés des statistiques. Distinguant du suicide proprement dit les morts que l'on se donne par ordre ou contrainte (Socrate, Sénèque), par euthanasie ou par démence, il soutient que le suicide lucide et volontaire est toujours déterminé par des causes d'ordre psycho-physiologique. Seule est suicidigène l'anxiété qui résulte d'une perturbation pénible de la cénesthésie chez les sujets dotés d'une constitution cyclothymique ou hyperémotive. Les paroxysmes anxieux peuvent être déclenchés en certains cas par des causes externes (deuil, abandon, ruine...), mais la part du terrain, des causes internes est nécessaire et reste l'élément essentiel. Un romancier qui ferait se suicider un de ses personnages pour des raisons tout extérieures commettrait donc une grave erreur de psychologie.

Si les suicides semblent plus nombreux dans certains milieux, certaines professions, le Dr Achille-Delmas répondra que ce n'est pas à cause du milieu ou de la profession, comme le voudrait l'école sociologique, mais parce que certains genres de vie attirent plus particulièrement les sujets dotés de certaines constitutions.

La thèse est assez convaincante et très ingénieusement sou-

tenue. On pourrait seulement objecter à l'auteur que les statistiques sont presque exclusivement européennes. Autant qu'on puisse s'en rendre compte le suicide semble beaucoup plus rare dans les pays musulmans par exemple. Il paraît même y avoir été presque inconnu avant la contamination des mœurs européennes. Ce fut, m'a-t-on dit, un événement quand un jeune marocain se suicida après avoir lu Loti. Il était évidemment prédisposé. Mais les prédisposés seraient-ils moins nombreux dans ce pays, ou les croyances religieuses solides et la résignation islamique formeraient-elles un contre-poids plus puissant ?

D'autre part les écrivains et les artistes, ou une certaine classe d'écrivains et d'artistes, seraient en grande partie des cyclothymiques et spécialement des déprimés constitutionnels : Poë, Baudelaire, Lucrèce, Proust, Gérard de Nerval, Schubert, Rousseau, Benjamin Constant, Musset, Amiel, Vaché, etc... Leurs états d'anxiété, de dépression, d'excitabilité, d'émotivité, enrichissent leur vie intérieure et leur imposent une philosophie particulière. « Il leur faudrait une bien pauvre imagination, un jugement tout à fait obtus ou une absence totale de bonté, pour que de telles souffrances ne les forcent pas à s'analyser, à méditer et à toucher, si l'on peut dire, le fond des choses... Pour se sauver de ce pessimisme, il ne reste souvent aux déprimés que la toxicomanie ou la foi. Il en est, comme Verlaine, qui ont eu recours aux deux. Il en est qui ont évité la toxicomanie et ont su se contenter de l'appui de la foi, les uns au prix de bien des conflits, comme Pascal et Léon Bloy, les autres plus simplement et avec la foi du charbonnier, comme notre ancien camarade Charles Péguy. »

Le Dr Achille-Delmas réduit à néant l'idée du suicide philosophique. Aux suicides pathologiques des Caton, des Cassius et des Brutus, il oppose la mort attendue et subie avec simplicité et résignation par d'autres hommes placés dans des conditions semblables, tels Regulus, Vercingétorix, Cicéron, Lavoisier. Son analyse de la mort de Caton montre que la nuit d'Utique ne fut pas une nuit de sereine philosophie, mais une nuit d'angoisse tragique qui se termina par un spectacle d'horreur et de sang.

Emile DERMENGHEN.

GRANDEUR ET SERVITUDES MÉDICALES, par *Gil Robin* (Flammarion, édit.).

Beaucoup mieux que dans les raisonnements, nécessaires, d'une longue introduction, la grandeur et la servitude médicales illuminent à la Rembrandt les pages qui suivent, simples les premières, dépouillées comme la Pauvreté, la Douleur, la Pitié

(ces Saintes Abstractions ont droit à la majuscule), pareille à un vitrail *la Novice Italienne*, un vitrail aux couleurs palpitantes, le bleu de la folie, le rouge de la lampe du sanctuaire, le jaune et le vert des paysages, le blanc du mystère ; enfin ce coup d'aile final : *au-dessus de la terre*.

Ainsi cet ouvrage pour une collection n'est pas un livre banal. Après s'être penché sur tout ce qu'il nous révèle, comme à l'auscultation, après l'avoir refermé on le voit tel qu'il fut conçu, de la terre au ciel, dans son ordre temporel et spirituel, en ascension. Voilà pour l'art. Pour l'utilité, en un temps où le brigandage s'est introduit avec tant d'audace dans le sacerdoce médical, le témoignage de Gil Robin, qui est orfèvre, n'emprunte sa profonde éloquence qu'à la réalité chaque jour revêcue, partout incluse dans de petites phrases, çà et là, et d'abord dans la préface que j'avais jugée superflue et que j'ai reprise avec le souvenir immédiat des récits quelle porte comme des fruits de lumière et d'amertume : *On ne demande pas tant du médecin. On lui demande de guérir*. Voilà pour la servitude. Et pour la grandeur :*La médecine est inaccessible. Personne ne la contestera et le médecin moins que personne.*

Jean LEBRAU.

GŒTHE LE GRAND EUROPÉEN, par *André Suarès* (Emile-Paul)

Il est très difficile de parler d'André Suarès. Quelques hommes de ma génération lui doivent beaucoup. Ayant, pour ma part, conscience de tout ce qu'il entre de son enseignement dans la formation de mon esprit où tout m'est obscur, je n'accepte qu'à contre-cœur de hasarder un jugement sur sa pensée ; et non pas par l'effet d'une espèce de scrupule. Pensant à Gœthe, à Shakespeare, à des créateurs vers lesquels ses premières œuvres m'ont conduit, je sens que mon expérience est comme subordonnée à la sienne et qu'elle ne me permet pas de dominer celle-ci.

Mais on verra dans ce livre pourquoi la plupart des écrivains qui ont étudié comme moi et aimé André Suarès se sont crus obligés de ne plus le revendiquer comme maître ; et, certains, d'effacer ou de dissimuler toute trace de son influence. A travers le beau feu clair de son style, on voit la véritable figure de Gœthe apparaître dans toute son arrogance, contribuer à nous rendre suspect le brillant esprit qui l'a si bien représentée. Nous savons que Gœthe, par la vertu de son génie, avait imposé la philosophie de Spinoza à des événements et à des hommes qui en portaient la négation en eux-mêmes. Gœthe ne craignait pas ses adversaires. Il disait comme eux ; et leur prouvait en existant qu'ils avaient tort. Son attitude vis-à-vis de Novalis, de Beethoven...

Mais parlons d'autre chose ; puisque nous sommes sûrs d'être tombés sur une idée dont nos digressions ne nous éloigneront pas. Dans le domaine poétique, personne n'a autant que Gœthe usé de charmes et de sortilèges tout en préparant sans le savoir, mais avec une ampleur qui nous déconcerte l'avènement de ceux qui devaient désensorceler la poésie. Et Beethoven qui désensorcelait la musique achevait par là de la rendre inquiétante et vertigineuse pour Gœthe, qui n'était pas musicien.

Car il fallait que Gœthe se sentit seul, et maître de lui, maître des hommes, maître de ce qui les lui soumettait. Il est de l'espèce redoutable des dieux manqués. Près de nous, André Suarès est une illustration de cette sorte « d'individualisme jaloux » qui interdit à un homme de détacher de lui-même la vérité dont il est le porteur. Je ne peux pas lire sans un serrement de cœur des passages comme celui-ci : « Quel sens peut-il bien y avoir à séparer l'être du penser? ou même dans l'homme la pensée de la vie. Va-t-on croire encore à la réalité des idées, à toutes ces chimies naïves et abstraites qui sont les vaines idoles de l'école ? Les matérialistes sont bornés... Les matérialistes répondent à la question sans la comprendre. »

De quels matérialistes parle-t-il? Cette grande philosophie, dont il parle ailleurs, qui ne peut séparer l'esprit de la matière, André Suarès sait bien qu'il existe; et je me demande pourquoi il ne la nomme pas.

André Suarès est une des très grandes figures du temps qui finit : un Prince de l'esprit (je me comprends). Son livre est un recensement magnifique de tout ce qu'un homme comme Gœthe nous a appris et que nous devons, non pas oublier, mais renier pour qu'il y ait quelque chose d'aussi vivant qu'une blessure dans le cœur des hommes accordés aux événements qui nous attendent.

La grandeur que Gœthe recherchait, la Grandeur dont Gœthe *était friand* n'était pas de celles dont ses œuvres nous donneraient l'amour. Il y a, dans sa vie, une bizarre réplique à la correspondance entre Jacques Rivière et Antonin Artaud. Je suis étonné qu'André Suarès n'y fasse pas allusion. C'est son entrevue avec Plessing « *il me déclara si positivement que rien en ce monde ne pouvait le satisfaire que mon cœur se referma.* »

JOE BOUSQUET.

Les poèmes publiés par André Suarès dans un récent numéro de la N. R. F. nous donnent à penser que cette note sera à reprendre ; probablement quand André Suarès donnera lui-même une suite à cette page énigmatique: « Le communisme est un essai à l'Européen sous le signe du nombre et de la matière. » p. 15.

BISMARCK, par *Jacques Bainville* (Editions du Siècle).
MUSSOLINI, par *Antonio Aniante* (Grasset).

Le livre, de M. Bainville, qui se compose d'une série d'études, visiblement écrites avant la guerre, sur Bismarck — ou plus exactement autour de Bismarck, sur sa politique, mais aussi sur celle de l'Empire et de la IIIe République naissante — est un livre fort, plein d'une netteté, d'une vigueur admirables, d'une concision souveraine. Mais c'est aussi, et cela en diminue malheureusement la portée, un livre « très fort ».

Ecrit, d'une façon flagrante, pour servir la propagande monarchiste — monarchiste royaliste, s'entend — en opposant le réalisme bismarckien à l'humanitarisme napoléonien, et en cherchant à discréditer la République (que je suis d'ailleurs fort loin de défendre sous sa forme actuelle) par la faveur du Chancelier de Fer, cet ouvrage, qui serait passionnant si la merveilleuse acuité d'esprit et de forme de M. Bainville en avait fait une peinture rigoureusement objective et désintéressée, se trouve en porte-à-faux dès qu'on cherche à nous y donner une leçon applicable aux expériences contemporaines.

On pourrait sans doute suivre M. Bainville sur son propre terrain, et le lui disputer. Mais ce serait un jeu académique et assez vain, car c'est son terrain même qui est miné, ce sont les éléments sur quoi il établit sa démonstration qui sont caducs. En même temps que s'écroulaient toutes les valeurs intellectuelles et morales, les mythes, où l'ancien état de chose puisait ses justifications et ses beautés, un phénomène beaucoup plus grave encore, parce qu'il est neuf et semble bien irréversible, se produisait : le progrès des sciences appliquées et le développement des forces économiques. L'échelle, l'ordre, le rythme, l'aspect de tous les problèmes politiques et sociaux — sans parler des problèmes économiques qui les sous-tendent de plus en plus — en ont été profondément modifiés. Etablir un plaidoyer, illustrer une propagande sans tenir compte de faits aussi graves, aussi sensibles, aussi impérieux, c'est — reproche que l'on peut adresser à la plupart des constructions, par ailleurs remarquables, de nos théoriciens monarchistes — bâtir, quelle que puisse être la magnificence et l'apparente solidité de ce que l'on bâtit, sur le sable. Et tous les excès nationalistes, les retours à l'ordre ancien à quoi nous assistons, et qui ne sont que des manifestations de fièvre, des signes du « désarroi des hommes et des choses » dont parle M. Caillaux, n'y feront rien : il leur faudra s'adapter au point de devenir méconnaissables, ou éclater sous la pression de la vie moderne, et disparaître.

« L'obsession monarchie-république est chose dépassée » af-

firme beaucoup plus justement Mussolini, qui proclame qu'il n'est en rien disciple de nos Bonald, de Maistre et autres traditionnalistes, et qui a réduit le roi d'Italie à un rôle si ridicule. C'est que Mussolini, esprit moderne, formé à l'école du socialisme et de Nietzsche, marqué, à travers ses luttes, par les réalités de la vie présente, a beaucoup mieux compris que nos doctrinaires de droite, le double besoin essentiel de l'humanité contemporaine : *a*) besoin d'une organisation *économique* (corporations fascistes) ; *b*) besoin d'une mystique, qui donne un sens à la vie (ce qu'a instinctivement compris, lui aussi, un agitateur mégalomane comme Hitler) : et il a relevé, fortifié la mystique de l'Etat et de la Nation, pour fonder ainsi une éthique.

M. Antonio Aniante, fasciste dissident, nous donne du Duce un portrait parfois un peu mesquin et qui sent le commérage, mais qui, précisément parce qu'il peint son modèle de très près, dans la mêlée et sous le feu des passions, a le mérite de la vie. Je ne suis pas aussi sûr que M. Aniante, au demeurant, que Mussoini veuille *réellement* la guerre : je le crois trop réaliste, trop homme d'Etat pour cela. Je crois tout simplement que le style belliqueux de sa politique et ses éclats guerriers, évidemment dangereux, ne sont pourtant qu'un moyen de sa politique intérieure et extérieure — une sorte de machiavélisme génial. Car — c'est toujours là qu'il faut en revenir — si nous vivons à une époque de transition, si la vie moderne, qui n'a pas encore trouvé ses formules, emploie encore, sous forme de sophisme ou de chantage, les anciens langages, si, par conséquent, on peut encore craindre des folies — tout en espérant que leur monstruosité fera reculer les déments — il n'en reste pas moins que les forces neuves s'imposeront de plus en plus — à nous de faire que ce soit sans convulsions catastrophiques — et que certaines solutions, même si l'on essaie d'y recourir encore, sont irrémédiablement périmées.

Jean GUYON-CESBRON.

LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE, par *André Germain* (Grasset)

M. André Germain a tenté d'écrire une histoire de la révolution espagnole en « vingt-cinq tableaux » ; c'est dire, sans doute, qu'il n'entend pas nous donner une histoire complète, définitive de cette révolution mais les impressions et les souvenirs d'un voyageur admirablement intelligent et renseigné qui a eu la chance de rencontrer et de savoir faire parler les maîtres de l'ancienne et de la nouvelle Espagne.

M. André Germain, en effet, a visité l'Espagne avant le 14

Avril 1930 et dès ce moment les confidences que lui faisaient des hommes aussi différents que le comte de Romanones et M. Besteiro, M. Sanchez Guerra et Unamuno laissaient prévoir l'orage proche. Une grande inquiétude régnait sur la péninsule et chacun sentait que seule une révolution pouvait assainir l'atmosphère. La cause de la monarchie était perdue.

M. André Germain n'a pas écrit un livre de journaliste ; il ne se borne pas à laisser parler les gens qu'il rencontre. Il intervient dans le débat ; il ne nous laisse pas ignorer ses idées : il juge. Ainsi il aura été des premiers en France, à arracher le masque d'Alphonse XIII. On sait que la bêtise française s'est particulièrement signalée en acclamant le monarque déchu lors de son arrivée à Paris ; (les mêmes gens qui cherchent aujourd'hui à convaincre l'étranger que la France est le pays le plus chauvin du monde en troublant toutes les réunions pacifistes, ces mêmes gens ont conspué la jeune Révolution espagnole dès sa naissance). Il s'était formé autour du tyran de Madrid une légende qui tendait à faire apparaître comme une prince sympathique celui qui allait être l'assassin de Galan et de Hernandez. On le disait noceur et insouciant, on prétendait aussi qu'il « régnait et ne gouvernait pas. » En fait, André Germain l'établit fort bien, c'est Alphonse XIII qui est responsable de la dictature, c'est lui qui a demandé à Primo de Rivera de faire un coup d'Etat afin d'éviter qu'éclate le scandale au sujet du désastre marocain où sa responsabilité était totalement engagée. C'est Alphonse XIII qui a fait fusiller les capitaines Galan et Hernandez et il a essayé de rejeter la responsabilité sur la Cour martiale qui avait seulement exécuté ses ordres: bien nommé ce prince que son peuple appelle le « roi fourbe». « Pourquoi Alphonse XIII est-il haï à ce point ? Il faut avoir vécu un certain temps en Espagne pour comprendre combien lui ont nui ses perpétuelles interventions, ses habiletés, ses perfidies. Il est maître dans l'art de cajoler les gens pour les étrangler ensuite.. » Voila l'homme que Paris a acclamé.

André Germain a procédé à une mise au point en écrivant son livre. Sera-t-il parvenu à éclairer l'opinion française, toujours si mal renseignée sur les mouvements et les gens de l'étranger? On ne saurait trop l'espérer, dans un moment, où nous voyons que le malentendu établi entre la France et le monde entier va chaque jour s'aggravant. Louons M. André Germain qui a écrit le livre que se devait d'écrire un bon européen comme lui.

Victor CRASTRE.

« SYBILLA », par *Jean-Richard Bloch.*

« Le roman a besoin, pour prendre son plein développement, d'une matière stable, à évolution lente. On ne voit pas très bien Balzac écrivant la *Comédie humaine* durant que la société changeait de face ou d'habit tous les semestres et que les mots d'ordre de l'opinion se renouvelaient de mois en mois. » C'est Jean-Richard Bloch qui écrivait ces lignes, il y a deux ans, dans « Destin du théâtre » ; il y a deux ans, c'est-à-dire dans le temps où, vraisemblablement, il composait « Sybilla ». Depuis deux ans, d'ailleurs, la matière sur laquelle travaille le romancier, loin de s'être « stabilisée » n'a fait que se fissurer ou se dissoudre davantage (« Gide, écrivait J.-R. Bloch, il y a deux ans, « nous donne à la place du roman qu'il sent désormais impossible, l'historique d'un roman qu'il renonce à écrire ». Or, en 1932-33 Gide pousse plus loin son renoncement de romancier (ou même d'écrivain ?) ; il ne nous donne même plus l'historique d'un roman « qu'il renonce à écrire » : simplement des pages de journal où, sans aucune littérature, il nous expose le trouble de sa pensée, ses espoirs et ses craintes, sa foi dans la seule Révolution).

Ce long préambule ne tend pas à démontrer qu'il est impossible, en 1933, de composer un roman, mais il vient seulement appuyer l'opinion de J.-R. Bloch qui « ne voit pas très bien Balzac écrivant la *Comédie humaine* durant que la société changeait de face ou d'habit tous les semestres ». Je ne vois pas davantage J.-R. Bloch, écrivant en 1933, un autre « Et Compagnie ». Aussi « Sybilla » sera-t-elle une œuvre aussi différente que possible de l'histoire des établissements et de la famille Simler. Et ce n'est pas tant parce que le milieu, les personnages sont différents que les deux œuvres s'opposent, mais parce que le temps, on peut dire le siècle, a changé et parce qu'a changé aussi l'auteur. Entre « Sybilla » et « Et Compagnie » il y a la guerre et l'après-guerre. On peut imaginer « Sybilla » écrit en 1913 : le même roman et aussi différent que possible, à la fois, du livre de 1932. Une danseuse de génie, une femme héroïque, un ministre et quelques comparses mondains pouvaient trouver leur place dans un ouvrage d'avant-guerre mais de se trouver situés dans le temps si loin — et si près — des années 13 voici que leurs traits se transforment au point d'être *autres*, de façon totale (1). Sybilla, Daria a une compréhension de la lutte des classes, des antagonismes sociaux

(1) Le ministre, cependant, est assez avant-guerre (avec son septicisme élégant, ses *idées* sur la beauté). Tous les ministres sont « avant-guerre ».

qu'explique l'expérience de la Révolution russe et celle des dictatures bourgeoises: elle parle admirablement de la grève de Varsovie et l'idée de *danser la mort de Lénine* eut été, appliquée à tout autre, ridicule (Essayez: danser la mort de Wilson, de Clemenceau, de... Poincaré, etc.) Le petit Jacquoli, lui aussi est bien de son temps : produit de la décomposition des classes dirigeantes; et que dire d'Autipe Souslof, sorte de Gorgulof, au lyrisme mieux réglé ? Où apparaît le mieux l'esprit de l'époque, c'est dans les manifestations, partout répétées, du caractère provisoire, transitoire, de tout et de tous. Ce caractère transitoire, cette fragilité éclatent comme l'évidence aux yeux du lecteur (comme aux yeux de Sybilla sans doute) lorsque la danseuse et le diplomate allemand, au sortir presque du salon des Simler se trouvent, pendant le « voyage en France », dans la cuisine de la paysanne de Chateauroux : la santé de cette vieille femme, la solidité de sa maison accusent presque tragiquement le délabrement de la société « ministérielle » ; il est loisible de comparer la rude hôtesse et la « charmante » madame Simler, les cuivres de la cuisine de Chateauroux et les bibelots, chinois ou nègres, de la *maison* Simler. « Ah ! dit l'hôtesse, vous pouvez en manger, il ne vous fera pas de mal. C'est du vrai pâté de campagne, tout viande de porc. » J.-R. Bloch connaît admirablement les paysans de France. Où se trouve le *vrai* public de Sybilla ? Dans les salons de Paris, de Londres, de Berlin ou dans ce wagon de 3e classe où elle dansera toute une nuit, entre Limoges et Paris, en buvant un affreux vin de soldat ? C'est le wagon, le public du wagon, qui est le plus près du cœur de Daria (et de celui aussi de J.-R. Bloch). C'est dans ce wagon que la danseuse se *retrouve*, qu'elle retrouve l'amour de son art et si elle peut dire, à la dernière page du livre : « Maintenant *nous* dansons », c'est pour une bonne part parce qu'elle a vécu cette extraordinaire nuit en chemin de fer (dont le récit constitue peut-être la plus belle page du roman).

... Reste la fable de l'Aigle et de Ganymède, l'étonnante histoire des rapports de Clotilde et de Sybilla, la fascination du génie (pardonnez ces deux mots un peu ridicules) s'exerçant sur une jeune bourgeoise que son époux a trop sevrée de sublime. De tout cela le prochain volume de J.-R. Bloch, « Clotilde » nous donnera l'occasion de parler.

Victor CRASTRE.

L'AMOUR DE VIVRE, par *Frédéric Lefèvre* (Flammarion).

Il est curieux et instructif de voir comme un écrivain qui a quelque chose à dire sait se renouveler à chaque œuvre et s'élever graduellement vers des sommets.

L'*Amour de vivre* est un beau roman. Il ne se réclame d'aucune école; il est sain, vivace, exubérant. Ni le populisme ni le régionalisme, ni aucun *isme* ne sauraient le réclamer. Mais il vit intensément. C'est bien le moins que doive nous offrir un auteur qui proclame sur la couverture de son ouvrage qu'il va chanter l'amour de vivre. Chanter. On réserve ordinairement ce mot aux poètes. Je le sais. Mais je sais aussi que l'*Amour de vivre* est un poème... Un artiste l'a réalisé, la matière verbale s'assouplit sous sa plume, se soumet à une réelle orchestration, suit un rythme. Il y a de véritables sonates dans ce livre, et il y a des symphonies. Au reste le vocabulaire et la syntaxe sont très simples; il n'y a aucune orgie de couleurs dans la description. Simplicité, humanité se résolvent ici en poésie.

Un beau type d'homme que Lefèvre a créé avec son Achille Bran: le Méridional actif, débrouillard, trépidant, qui crée la joie, l'amour, la vie. L'animateur en somme. Ce basque a émigré dans une bourgade obscure de Bretagne; il est à son aise, il a des rentes. Il était venu là dans l'intention de se reposer. Ah! bien oui! Chassez le naturel... En moins d'une semaine il a conquis l'amour d'une étrangère venue se reposer dans la petite station balnéaire; il a organisé un commerce dont les ramifications s'étendent à vue d'œil sur tout le pays. Puis, il crée un service d'autobus, bâtit un café « à l'instar » de Paris, dote la plage d'un confort moins sommaire et enfin, les élections approchant, se fait d'autorité le grand électeur de l'arrondissement. Ce diable d'homme entraine tout dans son mouvement perpétuel Le personnage est magistralement campé Depuis *Numa Roumestan* nous n'avions pas vu l'homme du Midi portraituré avec autant de naturel et de vérité.

Autour de ce personnage central, qui ne quitte jamais la scène, d'autres personnages, moins obsédants, sont peints eux aussi d'une touche nette, souvent humoristique: Thérèse Bourdais, la pharmacienne, une Madame Bovary, plus éprise de la réalité que du romanesque; la Mahé, paysanne madrée et sensuelle ; Jeanne Grivès, l'épicière qui déteste en Achille Bran un concurrent trop habile; Benoit l'amoureux bossu, toujours rebuté, Quasimodo de sous-préfecture; Bernard Forestier, le beau ténébreux, qui arrache à Bran sa conquête, causant ainsi le premier chagrin d'amour du Basque.

Non moins variées sont les scènes entremêlées à l'histoire du Méridional Au fond du décor, la mer toujours présente; les villages sales, grouillants de marmaille dépenaillée; des fresques puissantes: la foire, la kermesse, la noce bretonne.

Il est probable que les jurys littéraires auront leur attention attirée sur un tel ouvrage. En tout cas, la meilleure récompense

de Frédéric Lefèvre sera dans la satisfaction des nombreux lecteurs à qui ce livre anti-crise, ce livre anti-cafard fera passer de bons moments. Achille Bran, ce joyeux luron à qui le travail, la gaîté et l'amour sont une triple nécessité, peut donner le goût de la vie aux blasés de ce temps. Défi rabelaisien à l'inquiétude d'aujourd'hui, ce livre élève un hymne à la santé du corps et de l'esprit.

Aimé LAFONT.

LE PUITS AUX IMAGES, par *Marcel Aymé* (N. R. F.)

Quel hasard a réunis là, dans ce recueil de contes, la paysanne Jouque, la fée Udine, les clochards de Paris, des gosses de la laïque, les citoyens de la 17e République et Diogène? Ce n'est pas un homme qu'ils cherchent, comme ce dernier, à la lumière vaine d'une lanterne. Ce qu'ils cherchent ce n'est qu'en eux-mêmes qu'ils pourraient le trouver. Au plus profond, au plus noir d'eux-mêmes. Ils vont sans savoir vers quelle étoile, trébuchant à chaque pas aux crocs en jambes du réel. Aveuglés par la lumière ils s'essaient maladroitement à saisir des apparences... Combien meurent avant d'avoir pu, — comme la Jouque accroupie et suspendue dans le seau du puits — contempler, émergeant des eaux souterraines du désir l'image pure de leur rêve! Ils sentent confusément que là est le seul enjeu qui justifie l'angoisse de vivre. Mais la plupart des vies sont des enfants perdus à qui tout est hostile.

On ne va jamais assez profond dans le puits. Toujours quelque lumière du dehors, quelque feuille tombée, l'ombre d'un vol d'oiseau, rident la surface où nous attendions l'apparition miraculeuse.

Marcel Aymé se penche sur la margelle, jette une pierre, « pour voir », écoute un instant mourir le bruit, regarde le frémissement des images dans le noir. Et, brusquement, il se redresse et s'en va, en souriant. Mais dans son sourire ironique passe le rictus angoissé du vertige.

La fantaisie — je veux dire le non conformisme — qui est la qualité maitresse de Marcel Aymé se donne libre cours dans ces contes, émus du même trouble mystique que fait éclore au cœur des hommes la petite prostituée de la *Rue sans nom*.

Pierre SIRE.

SOLITUDE DE LA PITIÉ, par *Jean Giono* (Nouvelle Revue Française).

D'aucuns estimeront ce livre inutile; je le tiens pour très précieux; je le tiens aussi pour un signe de courageuse probité, de fort sympathique indépendance.

Qu'un écrivain aussi « en vue » que Giono (et que de plus en plus les bons petits camarades gendelettres surveillent dans l'espoir qu'il sera dévoré par les fauves) après ses livres importants nous donne une suite de nouvelles écrites au cours de sa vie — et la plupart de dimension très restreinte — cela prouve qu'il a le goût du risque. Il ne peut nous en être que plus cher.

Il n'est pas utile que je dise avec quelle joie profonde j'ai lu ce recueil; ce qui importe davantage, c'est de dire qu'on y trouve les éléments les plus précieux pour la *Connaissance de Giono*. Ces nouvelles reflètent les différentes étapes d'une pensée et d'une forme qui se sont cristallisées en des œuvres comme *Colline, Un de Baumugne, Regain* et le *Grand Troupeau*.

J'ajoute qu'on se sent ici plus proche de l'homme, de l'homme quotidien, car c'est le Giono de chaque jour, avec ses réactions, son amour, ses haines, ses désirs et ses rêves; avec les rides de sa sensibilité et son désir de se fondre dans l'universel; non point pour s'y perdre, mais au contraire pour intensifier son rythme.

Solitude de la Pitié, c'est.... « Giono en pantoufles. » C'est Giono avec son cœur, ses tempêtes, sa pitié sans espoir. C'est Giono dans la solitude, quoi qu'il fasse.

Roger BRIELLE.

MORALISME ET LITTÉRATURE, par *Jacques Rivière et Ramon Fernandez* (Correa).

Voici enfin publié le débat que vers 1924 Jacques Rivière et Ramon Fernandez portèrent devant le public de Lausanne et de Genève. Le problème — problème d'importance pour lecteurs et auteurs — s'énonce ainsi : *une prise en considération de la morale est-elle utile à la vérité des peintures qu'entreprend l'écrivain?* M. Ramon Fernandez croit qu'il est indispensable que le personnage apparaisse avec sa dimension morale, ce qui suppose un code de valeurs, et il soutient qu'un personnage sera plus vrai s'il est traversé par un courant moral. Cette défense du moralisme ne peut être entièrement écartée, car les signes moraux planent sur toutes les vies humaines et conduisent souvent la route de nos actions. Il serait donc vain de vouloir vider de tout moralisme des créateurs qui l'ont reçu dès l'enfance. Cette thèse admirablement illustrée par quelques pages romanesques, empruntées à Meredith, tend à dégager le moralisme de toute froideur inhumaine, voire de tout éclairage de cathéchisme.

« Je prétends, a dit au contraire Rivière, que l'indifférence de Racine à la morale lui a permis, et pouvait seule lui permettre, de saisir l'âme dans sa plus obscure, mais sa plus réelle spontanéité ». Pour Rivière, c'est Jean Jacques, le grand mal-

faiteur qui a intenté le moralisme; Rousseau est venu frelater la psychologie positive des sentiments par l'intervention simultanée du narrateur et du censeur. Rousseau a introduit une notion pernicieuse et fausse : *la spécificité du sentiment*. Et Rivière d'opposer ses besoins judiciaires à l'esprit des *Essais* et à ce qu'il estime la saine tradition de nos lettres.

Ne peut-on voir la question sous un aspect autre? Le débat se pose et se posera à tout instant entre lecteur et auteur tant qu'ils n'auront pas renoncé l'un et l'autre à savoir s'il est des livres moraux, amoraux ou immoraux. Pourquoi écrit-on? C'est là que réside le vrai problème, qui est celui des intentions.

Pierre d'EXIDEUIL.

LETTRES ETRANGERES

ŒUVRES COMPLÈTES DE HENRIK IBSEN. Tome quatrième. Traduction de P. G. La Chesnais. (Plon)

Le quatrième tome des œuvres complètes de Ibsen qui vient de paraître dans l'excellente édition critique que publie M. P. G. La Chesnais contient à côté d'œuvres mineures comme « La Fête à Solhaug » et « Olaf Liljekrans », une pièce dans laquelle je vois volontiers le chef-d'œuvre d'Ibsen « les Guerriers à Helgoland ». Nous nous trouvons ici, en effet, en face d'un drame original et puissant, qui doit beaucoup moins à l'imitation d'Oelenschlaeger ou de Bjornson qu'au génie personnel du poète. Déjà sa philosophie de la vie se dégage et s'affirme ; dans Hjordis nous pressentons déjà toutes les héroïnes d'Ibsen, Nora et Hedda Gabler, et la Dame de la Mer. Mieux que dans ses pièces « à thèses » qui ont fait son succès, je vois dans les « Guerriers à Helgoland » beaucoup moins connu que ses œuvres postérieures la manifestation la plus directe et la plus éclatante de cet art intense, violemment intériorisé, auquel le cadre et l'anecdote des vieilles sagas offrent ici un prétexte à dénouer le tragique conflit de Sigurd et de Hjordis. C'est une belle et antique histoire, éternellement vraie : les êtres qui étaient destinés l'un à l'autre par la Norne ont contrarié le sort, et le malheur s'abat sur eux. En vertu de cette profonde vérité que les actes les plus nobles, accomplis avec les intentions les plus louables, ne peuvent entraîner que des catastrophes lorsqu'ils dérangent la logique secrète et sublime des événements. Il y a dans les « Guerriers à Helgoland » une vertu dramatique singulièrement puissante, une simplicité d'accent bouleversante, et l'on n'y trouve pas encore ces prétentions moralisatrices et ces « théories » qui ont fait vieillir si vite quelques-uns de plus beaux drames d'Ibsen. Celui-ci compte parmi ceux qu'on ne joue

jamais et qu'on ne lit presque pas. Sa beauté et sa force restent intactes cependant, et le dernier acte surtout avec l'évocation de l'anankhé nordique est d'une admirable pureté et d'une prodigieuse émotion.

LES CROISADES, par *Harold Lamb*, traduit par Sabine Berritz (N. R. F.)

M. Harold Lamb qui est, sans conteste, un des maîtres de la biographie vivante, vient de nous donner avec son livre sur « Les Croisades » (N. R. F.), un chef-d'œuvre égal à son inoubliable et magnifique « Genghis-Khan ». C'est un sujet que l'on a traité mille fois, certes, et de façons bien diverses, mais je crois que jamais, jusqu'à présent, on n'avait su en tracer un tableau aussi émouvant, aussi pittoresque, aussi passionnant.

Sans mettre en doute la portée et la signification religieuses des Croisades, M. Harold Lamb nous les présente surtout comme une immense aventure. Aventure dans laquelle la chevalerie européenne s'est lancée, poussée par les mobiles les plus variés, où le désir de conquérir des royaumes fabuleux, n'était pas moins intense que le désir de sauver les âmes. Aventure où l'âme même du Moyen-Age s'exprime avec son mélange de foi ardente et de rudesse, d'abnégation et d'instincts pillards, de vaillance et de cruauté. Une vaste chevauchée qui réunit seigneurs et manants, évêques et bandits, dans un lyrisme d'épopée prodigieux, et qui entraîne cette foule bariolée vers un but presque chimérique : la conquête de la Terre Sainte, la délivrance du Saint Sépulcre.

Je ne connais pas de romans aussi colorés et aussi palpitants que le récit véridique de la première croisade tel qu'il nous est fait par M. Lamb : tout ce que la fantaisie peut inventer d'événements extraordinaires est associé ici à la chronique rigoureusement exacte des faits. Aucune épopée, aucune chanson de gestes ne peut rivaliser avec cette histoire qui rapporte un des phénomènes les plus curieux de notre passé.

Ce fut une grande aventure que cette première Croisade — aventure mystique sans doute, puisque les mots d'ordre qui ébranlèrent les masses à la conquête du Saint Sépulcre, furent formulés par un Pape, représentant de Dieu sur terre, et puisque dans les batailles où se décida le sort de la Croisade, le miracle et l'intervention divine jouent un rôle presque continuel et apparaissent presque comme des facteurs stratégiques sur lesquels on peut compter. Aventure politique aussi, car au risque de contrister des âmes naïves pour lesquelles l'Histoire Sainte n'est que matière à vitraux et à récits édifiants, le pape Urbain, instigateur de la Croisade, avait en appelant la chrétienté à lutter con-

tre les infidèles, d'autres soucis que religieux : il voulait par cette initiative hardie et par cet acte de grande politique, ruiner le crédit de l'empereur Henri, son plus grand ennemi et s'affirmer comme l'authentique représentant de Saint Pierre et « serviteur des serviteurs ». Aventure coloniale enfin, car les armées du Christ étaient accompagnées d'éléments plus mercantiles, qui, chemin faisant, préparaient ce que l'on appellerait de nos jours, la mise en valeur des pays nouvellement conquis.

Des miracles aux traités de commerce, des viols de femmes et des massacres d'hérétiques aux effusions de joie mystique, c'est une des plus complexes et des plus curieuses aventures humaines qui revit dans le livre de M. Lamb. Et les amateurs de petites histoires, les curieux d'anecdotes et de faits particuliers n'apprendront pas sans intérêt par quel concours inattendu de circonstances la date du 14 juillet, réservée depuis à des fastes républicaines, fut aussi celle où en l'an 1099, la première Croisade atteignit son objectif ; la prise de Jérusalem.

Les exploits de Tancrède et de Bohémond, la prise d'Antioche, sont des pages épiques où revit intensément le souvenir de l'héroïsme médiéval. Les paladins chrétiens trouvaient en face d'eux les formidables armées des Musulmans, l'indifférence sournoise et fourbe des Byzantins, tous les dangers et toutes les privations que réservaient aux nouveaux venus cette contrée hostile et mystérieuse à travers laquelle l'armée des Croisés, bizarre amalgame de chevaliers et de vilains armés de batons, s'avançait sans ordre, où la piété et l'esprit de rapine se disputaient la préséance, où les rivalités des chefs dressaient souvent en camps ennemis, les troupes qui auraient dû collaborer d'un même élan, d'un seul cœur, à la conquête de la Terre Sainte.

L'émir de Akka, prévenant l'émir de Gasaria du passage des Croisés, lui écrivait ceci : « Une race de chiens stupides et querelleurs est passée non loin de moi, marchant sans ordre. Fais ce que dois contre eux et préviens les autres citadelles et forteresses. »

Mais ces « chiens querelleurs et stupides » ont réalisé une des entreprises les plus folles et les plus magnifiques que l'audace humaine puisse concevoir. Sans bases d'approvisionnement, sans « arrière » ces armées immenses dont l'efficacité militaire n'était pas proportionnée avec la foule des truands et des gens sans aveu qui l'encombrait ont tenu en échec l'empereur de Constantinople, balayé la redoutable cavalerie musulmane, emporté d'assaut des villes fortes alors que tous les instruments de siège leur faisaient défaut. Accablés par leurs lourdes armures sous la terrible chaleur de l'Orient, sans vivres, souvent sans abris, sans renforts, les chevaliers, quelqu'ait pu être le but de

leur ambition et la raison de leurs efforts, ont rivalisé de courage, de hardiesse, d'endurance, d'esprit de sacrifice et d'abnégation. Et je ne crois pas que l'on puisse éprouver émotion plus grande que celle que j'ai éprouvée moi-même en voyant sur les murs de l'église du Saint Sépulcre, les croix que les chevaliers de la Croisade y ont gravées, il y a près de neuf siècles, de la pointe de leurs épées. C'est cela, la vraie signification de la Croisade...

Marcel BRION.

LES REVUES ETRANGERES

Chaque fascicule de TRANSITION que dirige Eugène Jolas (The Servire Press, La Haye) nous apporte un admirable élément de renouvellement. Eugène Jolas dans le dernier numéro salue le crépuscule de l'âge horizontal et l'avènement de l'âge vertigral (mot qui associe vertical et intégral), par la création d'une poétique neuve, d'une langage vivifié par l'invention de vocables nouveaux. Retour aux forces primitives de l'homme, à l'instinct créateur, au rêve. Dans le « laboratoire du logos mystique » des textes fort intéressants de Carola Giedion Welckern, Camille Schuwer, Frierdrich Marcus Heubner, Stuart Gilbert, Max Pulver. Les « documents vertigrals » avec Hans Arp, Hugo Ball, Joë Bousquet, Georges Pelorson, Theo Rutra, Kurt Schwitters, Roger Vailland, Eugène Jolas. Et un éblouissant fragment du « Work in Progress » de James Joyce.

EL LIBRO Y EL PUEBLO (Mexico), dirigé par Guillermo Jimenez publie un excellent panorama des lettres mexicaines, par Antonio Acevedo Escobeda et de ravissantes découvertes de Alfonso Reyes parmi les beautés inconnues de la poésie indigène brésilienne.

CIRCOLI (Gênes, directeurs Adriano Grande et Guglielmo Bianchi) Quatre poètes hollandais présentés par Giacomo Prampolini, et de beaux poèmes français de Giorgio de Chirico dont celui-ci qui nous rappelle l'admirable « Hebdomeros » :

Bataille antique. — Trompes effrayées, hérauts foudroyés — sur le pont ruisselant du sang des victimes — galère échouée, esclave soudoyé. — pour livrer aux bourreaux cette femme sublime. — Vous vécûtes dans l'espoir, vous songeâtes à la mots, — vous mîtes vos destins dans cette seule balance, — et maintenant le cœur dévoré de remords — vous pleurez appuyés aux bois de vos lances.

REVUE D'ALLEMAGNE (Paris. Directeur Maurice Boucher) Expérience intime et circonstance dans le lyrisme de Gœthe, par J. Petersen. Hitler au pouvoir, par René Lauret. Un acteur-auteur : Johann Nestroy, par Marcel Brion. De très belles

pages d'André Jundt sur le philosophe du « sacré », Rudolf Otto.

Dans PEGASO (Florence) que dirige avec sa haute culture et son vivant éclectisme Ugo Ojetti, des « souvenirs pascaliens » de Pietro Micheli, une intéressante étude de Giuseppe Prezzolini sur « les américains à la découverte de l'Italie ». Une vigoureuse nouvelle de Giani Stupartich, « Le retour du père » et deux curieuses « lettres » de Ugo Ojetti, attachants débats sur l'esthétique.

SLAVISCHE RUNDSCHAU (Prague. Dir. : Franz Spina et Gerharhr Gesemann) F. X. Salda, critique, par Otokar Fischer. Le nouvel aspect de la littérature serbocroate par N. Mirkovich.

ESPERO (Gênes. Dir. : Ferdinando Garibaldi). Un art non euclidien, par Marcello Cora. Croce et la critique d'art, par Salvatore Vitale. Alberto Moravia, par Ferdinando Garibaldi. Les femmes de Conrad, par Lorenzo Gigli. Poèmes de François Paul Alibert, E. E. Cummings, Alfonso Reyes, Eugenio Treves, Massimo Bontempelli, etc.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid. Dir. : José Ortega y Gasset) Une étonnante nouvelle de Franz Werfel « Le secret d'un homme ». De beaux poèmes de Geraldo Diego. Le corps de Lénine, par Waldo Frank. Sur le problème de la philosophie, par X. Zubiri.

LA TRADIZIONE (Palerme. Dir. : Pietro Mignosi). L'art et l'être, par A. Renda. Remarques sur la critique par M. Vaussard, etc.

CORONA (Munich. Dir. : Martin Bodmere et Herbert Steiner). La ballade de la mine, par Ludwig Strauss. Ramon de la Carbonnières, par Fritz Ernst. Une conférence de Thomas Mann sur Gœthe écrivain, et de belles pages de Hans Carossa, d'un sentiment autobiographique fort attachant.

POETRY (Chicago. Dirigé par Harriet Monroe) nous apporte d'admirable poèmes de H. D. « Apollon à Delphes » qui sont d'une mystérieuse et troublante beauté. Au même sommaire Baker Brownell, Oscar Brynes, Richard Angers, Selden Rodman, Paul Engle, Constance Bordwell etc..

SUR (Buenos Aires. Dit : Victoria Ocampo). Un très bel article de Victoria Ocampo sur D. H. Lawrence, écrit avec autant de lucidité critique que de sensibilité féminine. Le problème argentin de la langue, par Amado Alonso. Autour de George Santayana, par Julio Irazusta.

M. B.